

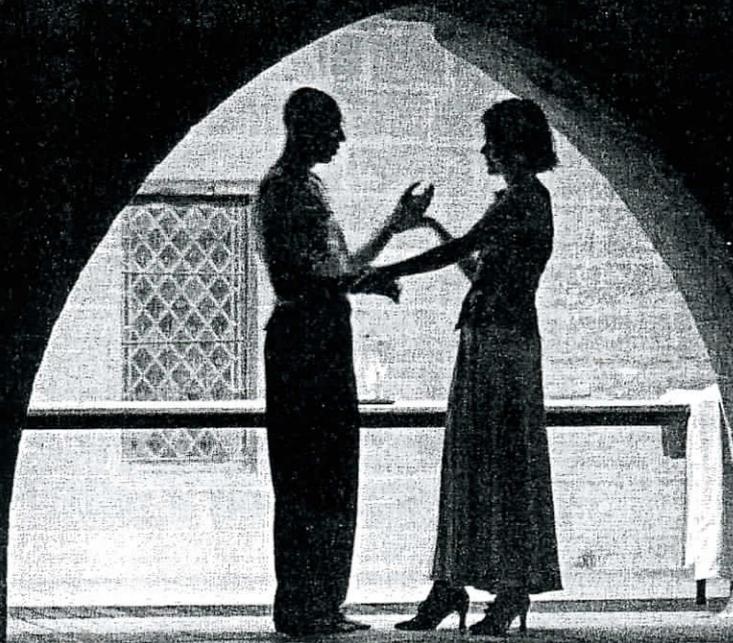
LUNDI 8 JUILLET 2002

# Culture

56<sup>E</sup> FESTIVAL D'AVIGNON

## LACASCADE A RISQUES

Une mise en scène téméraire de «Platonov».



Ce «Platonov» d'Eric Lacascade a ouvert vendredi l'édition 2002 du festival d'Avignon: une scénographie virtuose qui sacrifie à la belle image mais souligne le caractère énigmatique de la pièce de Tchekhov.

**Platonov**  
de Tchekhov, m. à. d'Eric Lacascade.  
Cour d'honneur du palais des Papes,  
22h, jusqu'au 15 juillet.

Du temps du Ballatum Théâtre, la compagnie qu'Eric Lacascade dirigeait avec Guy Allouche, il n'était pas rare de voir les acteurs arborer sur le plateau plâtres, bandages et pansements. Comme un témoignage de l'intensité du travail de répétition et du goût du metteur en scène pour les courses et les sauts, sous l'influence de la danse contemporaine que ce

ch'timi avait découverte chez ses voisins flamands. Pour lui, le théâtre s'est toujours apparenté à une prise d'assaut, à une charge héroïque. Quinze ans après *Help*, présenté dans le off d'Avignon, Lacascade, devenu entre temps directeur du centre dramatique de Normandie, investit la cour d'honneur. S'il a gagné en expérience, et si ses acteurs risquent moins l'entorse, il ne s'est pas assagi. Il est peu d'exemples dans l'histoire de la cour d'honneur d'une volonté aussi radicale d'occuper tout l'espace, de prendre à bras le corps le monstre monumental

dont Jean Vilar estimait qu'il était «techniquement impossible».

**Cinq heures.** Vendredi soir, pour la première, la pluie est venue s'ajouter aux difficultés propres au lieu (écrasant et acoustiquement bizarre) et accélérer l'exode d'une partie du public, déjà rebutée par la longueur du spectacle – cinq heures. Ceux qui sont restés, malgré l'humidité et l'incessant bourdonnement métallique des gradins, sont ressortis heureux, épuisés, assaillis de sentiments contradictoires: physiquement et mentalement

marqués, saouls de théâtre.

*Platonov* commence par une fête, dans la maison et le jardin d'une veuve de général: «*Les serviteurs (...) en redingotes noires suspendent des lampions puis les allument. C'est le crépuscule d'une belle journée d'été.*» Chez Lacascade, la datcha d'Anna Petrovna se transforme en palais vénitien. Ce ne sont pas des lampions qui s'allument, mais, scène après scène, à la manière d'un calendrier de l'avent, les fenêtres asymétriques de l'immense façade qui forme le fond de scène. Du coup, les comédiens semblent

vraiment habiter le mur d'en face, être les maîtres de la verticalité. Une fois les hauteurs occupées, il est temps de redescendre sur le plateau, immense plancher nu que quadrillent d'implacables lumières. Cette scénographie virtuose, que Lacascade a imaginée avec Philippe Marioge – auteur l'an dernier au même endroit du très beau décor de *l'Ecole des femmes* –, sacrifie parfois à la belle image, mais souligne le caractère énigmatique de la pièce, son côté bal des fantômes, avec protagonistes surgis de nulle part, ébauches de scène où tout

se télescope, amour, argent, jalousie, sans jamais se résoudre.

**Courts-circuits.** L'atmosphère, avec ses chansons en italien, ses airs d'accordéon et ses personnages de plus en plus éméchés, oscille entre banquet municipal et dîner de gala au château. Les effets visuels et sonores s'accumulent, jusqu'à un feu d'artifice qui noie la cour dans une pluie argentée, mais il y a eu auparavant la fulgurance d'une scène de repas, avec les comédiens assis de dos sous les arcades, tout au bout du grand plateau désert.

Il y a chez Lacascade, ●●●

Platonov / Avignon 2002

CDN de Normandie / Comédie de Caen

●●● grand admirateur de Jerzy Grotowski et d'un théâtre pauvre, quelque chose de l'ascète hanté par la débauche. Dans *Platonov*, la contradiction éclate au grand jour et elle réserve de formidables courts-circuits entre dépouillement et baroque. Metteur en scène électrique, Lacascade aime les branchements difficiles et les gerbes d'étincelles. Du genre à frotter longtemps la lampe jusqu'à ce que le génie apparaisse, à travers la charge d'un mot ou d'un geste; il est moins sensible à la musique des mots qu'à leur énergie. Ce qui pour ce *Platonov* ne va pas sans problème. La pièce n'a jamais été publiée ni jouée du vivant de Tchekhov qui la considérait comme un brouillon, avec des scènes bancals, des tunnels, un manque d'unité – qui fait d'ailleurs une partie de son charme. Lacascade, qui ne rechigne pourtant pas aux coupes, choisit d'en donner une version quasi intégrale, mais à travers une adaptation concoctée par ses soins, plus bricolée qu'aboutie. Du coup, les cinq heures de représentation semblent exagérées.

**Dom Juan à l'envers.** Reste un immense amour du théâtre. Qui éclate dans une scène sous haute tension: Anna Petrovna vient rendre visite à Platonov qui dort complètement saoul dans sa salle de classe (il est instituteur). Au centre du plateau, seul un carré est éclairé, délimité par des rangées de bouteilles, vides et pleines. Dans cet espace réduit, Anna Petrovna (Murielle Colvez) et Platonov (Christophe Grégoire) se retrouvent en plein malaise: elle est la femme forte qui vient le séduire, il est un Dom Juan à l'envers, un faible sur lequel toutes les femmes se jettent. Donc ils boivent, pris dans une folle surenchère que Lacascade chorégraphie comme un ballet du désespoir amoureux, d'autant plus implacable qu'il est follement drôle.

Parfois, ce talent n'a besoin que d'un geste pour s'exprimer, comme un éclair qui effacerait ou justifierait tout le reste. Plus le spectacle avance, plus il fait du destin de Platonov une descente aux enfers et le transforme en quasi-crucifié, sur fond de fumigènes et de musique de circonstance. Epuisé, malade, hanté par toutes celles qui s'acharnent à le désirer, il n'a pas le courage de se tuer. C'est alors que surgit Sofia (Daria Lippi Brusco) à la manière d'une danseuse qui n'aurait que trois pas de course à faire. C'est à peine si son bras le vise, un arrondi désinvolte, c'est déjà fini. Et cette seconde-là, en parfait contraste avec le pesant du reste, ne s'oublie pas.

«*J'ai mal à Platonov*»: la réplique du héros, peu avant sa fin, résonne comme la quintessence du mal de vivre tchekhovien. Eric Lacascade, metteur en scène inapaisé, a mal au théâtre, et c'est tant mieux ●

RENE SOLIS

Eric Lacascade adapte et met en scène *Platonov*, d'après Anton Tchekhov

## « Je suis l'entraîneur d'une équipe »

**A**vignon, lundi 24 juillet. Eric Lacascade est arrivé la veille d'Italie, où il répétait depuis trois semaines le *Platonov* qui doit ouvrir le 56<sup>e</sup> Festival. Il a juste eu le temps de voir un flage de *nobody* de Sasha Waltz dans la Cour d'honneur. Entretien, tandis que les techniciens commencent à mettre en place son décor. Demain les répétitions commencent, in situ. Enfin.

Après *Ivanov*, *La Mouette* et *Cercle de famille pour trois sœurs*, vous revenez au Tchekhov original avec *Platonov*, par une sorte de cheminement à rebours.

J'ai fréquenté pendant une dizaine d'années l'adulte Tchekhov, l'homme mature, je me retrouve devant l'homme jeune, presque adolescent, de *Platonov*. Je ne pense pas que j'aurais monté la pièce il y a dix ans. Je n'ai pas pensé stratégiquement ce chemin à rebours. Je l'ai suivi sans l'avoir véritablement décidé.

Comment avez-vous adapté *Platonov* ?

J'ai travaillé seul à partir des traductions qui existent. Il y a deux ou trois versions différentes du texte. Tchekhov a écrit un premier jet, qu'il a raté avec un crayon bleu ou un crayon rouge ; puis il est revenu dessus et l'a raté avec un autre crayon. Il y a donc des traductions très différentes. Y compris en Russie. Ainsi, aucune traduction française ne reprend une version que j'ai trouvée en Italie, où, dans le premier acte, *Platonov* raconte la mort de son père, en un beau monologue, riche de renseignements sur le personnage. *Platonov* est un brouillon génial, foisonnant, qui donne l'impression d'être plus dans un roman que dans une pièce de théâtre.

De quelle manière travaillez-vous ?

D'une manière très scolaire : quatre mois d'écriture (août, septembre, octobre, novembre), quatre heures par jour, pour une adaptation de 150 pages. Comme pour *Ivanov* et *La Mouette*, je me suis posé, à chaque mot, la question de son emploi aujourd'hui. Sans vouloir être moderne à tout prix, en cherchant dans la langue ce qui me conviait.

Comment en ressort le personnage ?

Comme un trou noir, une zone obscure. Comme contraint par les

autres à être *Platonov*. En même temps, il est un caractère fascinant, une espèce d'anarchiste, un antisocial qui tient un rôle institutionnel puisqu'il est instituteur. C'est un des points nodaux du personnage, cette tâche institutionnelle, doublée d'un discours totalement antisocial. Il a une figure de révolté, et en même temps, il est monstrueusement retors et faible avec les femmes, et cette faiblesse est utilisée par les autres. Malgré cela, ils vont à *Platonov* comme on va au tigre. Alors il ne faut pas vous étonner s'il vous arrache la main lorsque vous frôlez sa cage.

C'est pourtant lui qui est dévoré à la fin.

Oui, mais il se dévore lui-même. Son parcours est inéluctable. La pièce se passe dans une durée de trois semaines. Il reste à ce garçon peu de temps à vivre. Il le sent. Chaque moment est ultime, et le place dans une radicalité excessive, dans un excès permanent, et dans l'ultime permanent de chaque situation. Il a quelque chose à voir avec les situationnistes.

En quoi ?

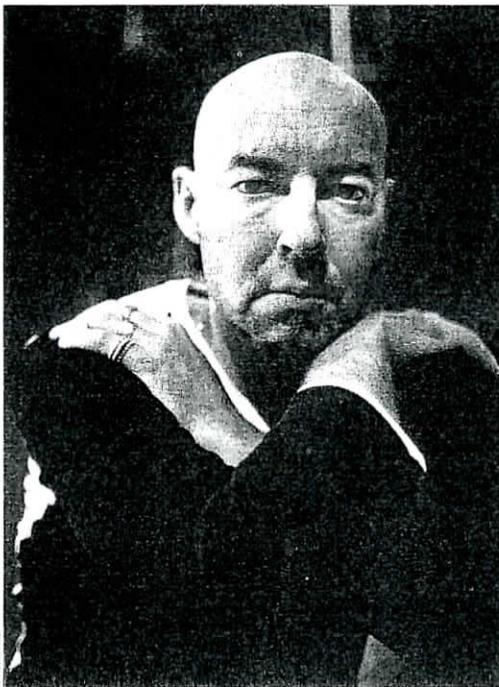
Dans le fondement même du situationnisme, d'être révélateur, d'éclairer des situations de la vie quotidienne qui restent obscures, qui ne seraient pas révélées s'il n'était pas là. La présence de *Platonov* rend l'invisible visible. Par ce qu'il fait ou par ce qu'il propose. En cela il est situationniste.

Votre intimité avec les situationnistes vous a-t-elle aidé à le connaître ?

Il suffit d'ouvrir les yeux autour de vous ou en vous pour trouver des renseignements sur *Platonov*. S'il n'est pas quelque part en vous, vous avez croisé cet homme. Quand on avait dix ans, il était le fier-à-bras de la classe qui séduisait les filles dans la cour de récréation ; à 16, 17 ans l'adolescent révolté, sombre, exubérant ; à 20 ans, le militant politique tellement beau, et parlant si bien, qu'il fascinait chacun.

Face à lui, les spectateurs ne sont-ils pas dans une situation proche de ses interlocuteurs ?

Oui, dans la fascination, l'attraction, la répulsion, l'agacement. Parce qu'il prend le temps aussi. Il nous propose un nouveau type. En Russie ils l'appellent le Don Juan russe. La pièce y est très importante, c'est Hamlet. Il est tellement différent de ce qu'on voit d'habitude



« La Cour me paraît attractive et désirable. Elle ne me fait pas peur ».

au théâtre qu'on a besoin de temps pour le découvrir. Comme une information au journal : si elle est vraiment nouvelle, on ne l'explique pas en une minute. C'est pour ça qu'il y a si peu de choses nouvelles dans les journaux télévisés : on n'a pas le temps de s'arrêter. Lui, il lui faut du temps pour poser sa problématique, mais ça nous irrite, on aimerait qu'il aille plus vite, qu'il soit plus dans les codes, dans ce qu'on sait.

A dix jours de la générale, est-ce qu'il bouge encore ?

Le cinquième acte est très étrange. Il est quasiment mort pour moi. Il meurt au quatrième acte, et au cinquième acte, les autres pensent qu'il est vivant, ils s'activent et règlent leurs comptes avec lui sans le voir. On est en enfer. J'ai mis au premier acte des histoires de paradis, aux deuxième et troisième des histoires de purgatoire, et au dernier, l'enfer. Parce qu'il y a

Tchekhov est exigeant et *Platonov* plus encore. Je suis un metteur en scène qui joue, ça fait partie de la méthode, retrouver mes camarades dans les loges, être avec eux les dix derniers jours, oublier la mise en scène pour me consacrer à mon rôle, celui d'Ossip.

Depuis combien de temps répétez-vous ?

Trois mois, c'est trop peu. C'est le temps nécessaire pour un spectacle de deux heures, insuffisant pour *Platonov*. Il a manqué quinze jours pour être tranquille. Si on veut jouer dans un espace qui fait 35 mètres d'ouverture, avec une hauteur de 35 mètres pour deux mille personnes, c'est impensable de répéter huit jours dans cet espace après deux mois dans un théâtre fermé qui fait quatorze mètres sur douze.

Je suis venu voir la Cour l'an dernier quand les techniciens travaillaient. Je l'ai regardée, dessinée, photographiée. J'aime cet espace, parce que mes parents m'y emmenaient quand j'avais six ou sept ans. J'ai toujours fréquenté Avignon. La Cour me paraît attractive et désirable. Elle ne me fait pas peur.

Y a-t-il eu une préparation spécifique ?

Nous sommes partis trois semaines travailler en plein air. Comme un sport : les gens qui préparent un match de football ne s'entraînent pas en salle sur un terrain de handball jusqu'à la veille du match. Proposez ça à un entraîneur, il va hurler. Je suis l'entraîneur de cette équipe, et j'ai prévu trois semaines de mise en condition de mes acteurs pour affronter le plein air, le soleil, le vent, la pluie, l'espace.

On a travaillé avec le théâtre d'Emilie-Romagne et le Festival de Santarcangelo. Ils ont accepté de monter une simulation de la façade de la Cour avec un échafaudage. On s'est mis dans les horaires d'Avignon : dix heures du soir à cinq ou six heures du matin. On a acquis ce rythme organique, on est dedans, prêts à affronter cette épreuve de jouer quatre heures et demie devant deux mille personnes pendant dix jours.

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

★ *Platonov*, du 5 au 15, sauf les 9 et 14, à 22 heures, Cour d'honneur.

## PARCOURS

Eric Lacascade est né en 1959. En 1983, il fonde avec Guy Allouche le Théâtre du Ballatum, qui s'impose comme l'une des meilleures jeunes compagnies françaises des années 1980-1990, avec des spectacles inspirés par Roland Topor, Enzo Cormann, David Mamet, Stig Dagerman, Sophocle, Marivaux ou Tchekhov. En 1997, le Ballatum met fin à son histoire. Eric Lacascade prend la direction du Centre dramatique national de Normandie, à Caen, où il crée un Centre de recherche et d'expérimentations théâtrales (CRET).

Programmation de haut niveau, où se retrouvent quelques-uns des invités d'Avignon 2002 : Romeo Castellucci, Pippo Delbono ou Rodrigo Garcia. Après avoir mis en scène un triptyque intitulé *A la vie, à l'amour, à la mort* (d'après Racine, Claudel et Eugène Ionesco), il s'est lancé dans un autre triptyque, consacré à Tchekhov, et invité au Festival d'Avignon, en 2000. Cette association d'*Ivanov*, de *La Mouette* et d'un *Cercle de famille pour trois sœurs* est représentatif du « théâtre-laboratoire » qu'affectionne Eric Lacascade, metteur en scène amateur de défis artistiques, engagé depuis dix ans dans un dialogue très personnel avec l'œuvre de Tchekhov.

Christophe Grégoire interprète *Platonov*  
La voie « juste »

Vagney, un petit bourg, près de Remiremont. Christophe Grégoire (*Platonov*), 38 ans, vient des Vosges. Comme ceux des vallées, une fois l'an, il a découvert la scène à Bussang, au Théâtre du Peuple. *Dom Juan* peut-être. Il peut utiliser le mot « magie » pour dire Bussang. Avec fierté d'en être. Au collège de Vagney, il y a ce professeur d'allemand qui fait jouer les élèves. Le premier « rôle » de Christophe a dû être en allemand. Trop fugace pour imaginer en faire un métier. Au lycée de Remiremont, c'est plutôt fraisage, tournage et résistance des matériaux. De sa terre de sapins, peu ouverte au livre, il retient une sympathie pour l'Est, son côté mélancolique, son rapport rude au langage. Parole lourde, économe, efficace. De soi, on parle encore moins : « A priori, le langage, parlé ou écrit, n'est pas un ami. Il contient une charge explosive à manier avec précaution. Pour cela, j'aime prendre les mots des autres. Pour cela, j'aime me battre avec les mots en scène. »

Il oblique vers l'école d'éducateurs de Nancy. Il y a une place à prendre auprès des gens, la sensation d'être utile, de peser de son poids sur le monde. Il est « happé » simultanément par le social et le théâtre. Il a vu *Godot* à Nancy. Le théâtre qu'il pratique est très physique, il cherche l'immédiateté, le concret. Il travaille auprès de mongoliens, de pensionnaires d'un foyer de semi-liberté, dans le quartier du Haut-du-Liévre. La voie choisie lui paraît « juste ». Il n'en démontre plus. Son mémoire sera sur « Théâtre et prévention spécialisée ».

Objeteur de conscience, il intègre le Théâtre du Mantois, dans le quartier du Val-Fourré, à Mantes-la-Jolie, Yvelines. Une « plongée dans la matière théâtre », où il s'agit aussi de coller les timbres, régler les lumières, construire les décors. Simultanément, il forme et il est formé. Il prolonge. Puis tente l'acteur à Paris. Attentes, courses à l'audition. Il se sent devenir « étriqué ». Le voici en Normandie. Il tourne, puis monte et interprète *La Maladie d'être mouche*. Le voilà chez Eric Lacascade à Caen. Il manque un comédien pour *La Mouette*. Il sera Treplev. Avant de rebondir, d'évidence, dans la peau de *Platonov*.

Acteur, c'est être pris par ce trac monstrueux, avec l'envie folle d'y aller en partage. Toujours, une question revient le taraudant : comment se justifier d'être au devant de la scène ? Avec la réponse aussi sec : c'est Pirandello ou c'est Tchekhov que tu sers. *Platonov*, ne l'interroge pas autrement : que signifie cette prétention à être là ? « En fin de compte, il n'y a pas eu de fracture dans ma vie. Je n'ai pas énormément changé. J'ai abordé mon travail de comédien comme celui d'éducateur. Je n'ai rien à renier. La Cour d'honneur d'Avignon est considérable, bien sûr, mais le Théâtre de Bussang ne l'est pas moins. »

THÉÂTRE • Le festival s'est ouvert le 5 juillet sur deux premières : la mise en scène de l'auteur russe dans la Cour d'honneur, dans une adaptation moderne et inspirée d'Eric Lacascade, et l'inauguration d'un dispositif scénique avec un plateau démontable et des gradins neufs

# Tchekhov et Platonov au pied des murs d'Avignon

## AVIGNON

de notre envoyée spéciale

Il était trois heures et demie, ce samedi matin, quand un coup de feu a retenti dans la Cour d'honneur. Platonov est tombé de sa chaise, mort. Anna Petrovna ne pouvait pas le croire, ne voulait pas le croire. Elle tirait sur le torse et les bras de Platonov, qu'elle finit par laisser seul sur le plateau où, pendant plus de cinq heures, il avait vécu sa dernière nuit, en aimant, séduisant, insultant, hurlant à la vie comme on hurle à la mort. Le ciel était rouge, des fumées blanches couraient le long de la façade du Palais des papes. Les comédiens sont venus saluer, et le metteur en scène Eric Lacascade a lancé son bras vers le ciel, qui ne l'avait pas ménagé.

La pluie, en effet, s'était mise à tomber vers une heure du matin, juste avant l'entracte. Une pluie que rien n'annonçait dans la douceur du début de soirée, quand les spectateurs se sont assis dans la « nouvelle cour », sur des fauteuils de type terrasse de café, plutôt confortables. Mais dès les premières gouttes, certains sont partis, causant un raffut du diable en descendant les escaliers. Ils n'y pouvaient rien. La structure des gradins est sensible au moindre bruit. Pas de chance pour les fuyards, aussitôt repérés. Pas de chance surtout pour ceux qui restent, ni pour les comédiens.

Après l'entracte, seuls sont revenus les plus vaillants. Un quart de salle. Chacun essayait son fauteuil et se couvrait au mieux, Jean-Jacques Allagot, le ministre de la culture, a prêté sa

couverture, la comédienne Marilu Marini a offert du thé à la ronde, et le spectacle a repris, sous une pluie discrète, qui peu à peu s'est calmée. Il y avait, dans la troupe menée par Eric Lacascade, une conviction inébranlable et, dans le public, le désir d'entendre jusqu'au bout Tchekhov qui entraînait pour la première fois dans la Cour d'honneur, avec *Platonov*. Ce fut une belle fin de représentation, une de celles dont on dit plus tard : « Tu te souviens ? »

En cinquante-cinq ans de festival, Tchekhov a été joué une toute petite dizaine de fois à Avignon. C'est peu, mais cela s'explique sans doute par la peur de le confronter au plein air. Avant d'oser la Cour, Eric Lacascade a présenté *Ivanov*, *La Mouette* et *Cercle de famille pour trois sœurs* à la baraque Chabran, en 2000. La très grande beauté de ces trois spectacles a incité Bernard Faivre d'Arclier, le directeur du festival, à se dire que, cette fois, il fallait aller. Il a convaincu Eric Lacascade de signer une double première : mettre en scène dans la Cour, mettre Tchekhov au pied du mur. Cela tombait bien. Eric Lacascade avait envie des deux. Il n'empêche que le pari était risqué. Comment *Platonov* résisterait-il à l'épreuve ? se demandait-on depuis que le projet avait été annoncé, il y a un an.

Et d'abord, qui est Platonov ? Depuis que le manuscrit de la première pièce de Tchekhov a été retrouvé, en 1920, la question n'en finit pas d'obséder. Est-ce un faible ou un héros, « le plus grand des salauds » ou « le miroir des

incertitudes de notre époque » ? Si l'on s'en tient à l'histoire, Platonov est un homme jeune, à qui ses amis et lui-même prédisaient un avenir exceptionnel. Mais cinq ans après avoir quitté l'université, il est instituteur, marié à une Sacha gentille, sans plus. Il vit dans cette province russe des années 1880 minée par un ennui mortel, nourrie par l'oisiveté, la nostalgie des plus anciens et le rêve de révolution oublié des plus jeunes. Dans ce petit monde, Platonov est comme un soleil noir, qui cristallise les désirs, les manques, les confusions et les peurs. Chacun va vers lui, au risque d'aimer et de perdre, de s'affronter et de prendre des coups. Mais c'est lui, jugé « in destructible », qui meurt à la fin.

## DÉSIR VIOLENT ET DESTRUCTION

Il ne faut pas perdre de vue que Tchekhov était très jeune quand il a écrit *Platonov*. Il y a mis ce qui le traversait, comme Brecht quand il écrit *Baal*. Les deux personnages, d'ailleurs, se ressemblent. Impossible de dénouer en eux ce qui tient du désespoir absolu – détruiraient-ils pour se détruire ? – ou du désir farouche, presque féroce, de vivre une autre vie, autrement. Qui sait si la violence de Platonov ne relève pas du désir violent de ne pas renoncer ? C'est ce double mouvement qui rend la pièce sinon impossible, du moins interminable. La mort de Platonov ne change rien. A l'issue de cinq heures de représentation, le spectateur n'a qu'une certitude. Il a plongé dans un abîme. C'est le mystère d'une vie.



Sur la nouvelle scène, le désespoir absolu de Platonov, être de désirs coincé dans une vie sans issue.

On aura compris qu'il ne faut pas aller chercher dans le *Platonov* d'Avignon une « pièce d'atmosphère » à la russe, comme il fut longtemps d'usage d'en voir. Eric Lacascade met en scène pour lui et maintenant. Il s'empare du texte, dont Tchekhov a laissé plusieurs versions, et il puise dedans la matière de « son » adaptation. Une adaptation au langage résolument moderne, sans une once de romantisme, mais qui ne choque pas l'oreille (même « pétasse », passe sans encombre). Ce sont les femmes qui vont au front, dans cette représentation. Elles occupent le devant du terrain, non seulement comme épouse ou maîtresse, mais aussi comme un rappel incessant de la part défective de Platonov. En cela, il est bien un homme façonné par les incertitudes

des d'aujourd'hui. Homme, ou créature ? On en vient à se poser la question, tant il se fond dans son costume noir qui se fond dans l'obscurité. Tout ici est placé sous le signe de l'« extérieur-nuit ». Quelques lumières blanches balayent le plateau, de très belle manière. Il y a en particulier un feu d'artifice, en noir et blanc, qui est une pure merveille. Un point de tension extrême, comme les aime le grand metteur en scène lituanien Eimuntas Nekrosius, qui a accompagné Eric Lacascade dans son travail. Un travail fin, intelligent et réfléchi. Oserait-on dire qu'il l'est trop pour la Cour, qui réclame plus de brutalité ? Le temps paraît parfois long, et certains comédiens semblent incertains, malgré toutes les qualités du spectacle. Ou bien alors ce

serait la nuit de la première, mouvementée, qui à l'aube brouillerait un peu les yeux et les pensées ? Le temps seul le dira. C'est la loi d'Avignon, la loi des premières, et le risque majestueux de la Cour.

Brigitte Salino

PLATONOV, DE TCHEKHOV. Adaptation et mise en scène : Eric Lacascade. Avec Christophe Grégoire, Murielle Colvez, Christelle Legroux, Daria Lippi Brusco, Millaray Lobos, Jean Boissery, Arnaud Chéron, Jérôme Bidaux, Arnaud Churin, Alain D'Haeyer, Stéphane Jais, Marc Lador, Serge Turpin, Eric Lacascade. Cour d'honneur, à 22 heures, jusqu'au 15 (relâche le 14). De 13 € à 23 €. Tél. : 04-90-14-14-14. Jusqu'au 15 (relâche le 14). Durée : 5 heures.

## Avignon salue Tchekhov



PREMIÈRE de *Platonov* (photo) dans la cour du Palais des papes. Le Balcon, d'après Genet, fait l'ouverture du Festival d'Aix-en-Provence. Lire pages 25 et 26

MARK ENGLER

## TROIS QUESTIONS À... PHILIPPE MARIOGE

1 Après avoir créé la scénographie de *L'École des femmes* pour Didier Bezace, l'an dernier, vous revenez pour le *Platonov*, d'Eric Lacascade. Que représente pour vous la Cour ?

Son histoire, mythique, effrayante, mais le lieu n'a rien d'effrayant. Je le trouve même accueillant. Ses proportions, imposantes, s'atténuent dès qu'on travaille dedans. Le principe du mur qui renvoie toute l'énergie vers le public, et qui a été amélioré dans le nouveau dispositif de Guy-Claude François, fonctionne bien. L'année dernière il y avait un dispositif de type élisabéthain. Le public se focalisait sur un point. Cette année, c'est plutôt bifrontal, avec le mur comme autre côté. Le plateau longe le mur en une bande de 31 mètres de long. Cela correspond à une géométrie nouvelle.

2 Comment avez-vous travaillé avec Eric Lacascade ?

Je ne suis que le scénographe. Je suis au service d'un metteur en scène, à l'écoute d'un texte, d'un lieu et de mes souvenirs et sensations de spectateur. Pour ce travail, je me suis laissé guider par Eric Lacascade. Il voulait jouer avec la façade, la frontalité et la totalité du plateau. Les vingt premières minutes se déroulaient dans les fenêtres, le Palais des

papes devenait maison d'Anna Petrovna. Comment traiter le plateau dans le prolongement de la maison ? Eric est très influencé par la danse, notamment par Pina Bausch, il demande une surface plate. D'où l'idée de cette terrasse de jardin, reflet de la façade, ces lignes de force, ces diagonales qui sortent des trois arcades. Après plusieurs mois de travail, on a mis au point le dessin et on s'est renvoyé la balle, en parfait accord.

3 Quels matériaux, quelles couleurs avez-vous choisis ?

Cette maison est en délabrement. C'est la fin d'un règne, comme dans *La Cerisaie*. Tout rouille. Ce n'est pas l'époque de Tchekhov. L'adaptation est d'aujourd'hui. Le langage et les costumes aussi. J'ai cherché un design contemporain de jardin, avec des courbes tendues. Pas de plantes, mais des différences de matériaux entre bois, métal et terre. Le tout est patiné dans les tons de la façade, ce gris un peu chaud qu'on a répercuté partout. La couleur doit venir de la lumière plutôt que du décor. Si on fait un espace monochrome, neutre, les costumes et les lumières peuvent ajouter leurs commentaires.

Propos recueillis par Jean-Louis Perrier

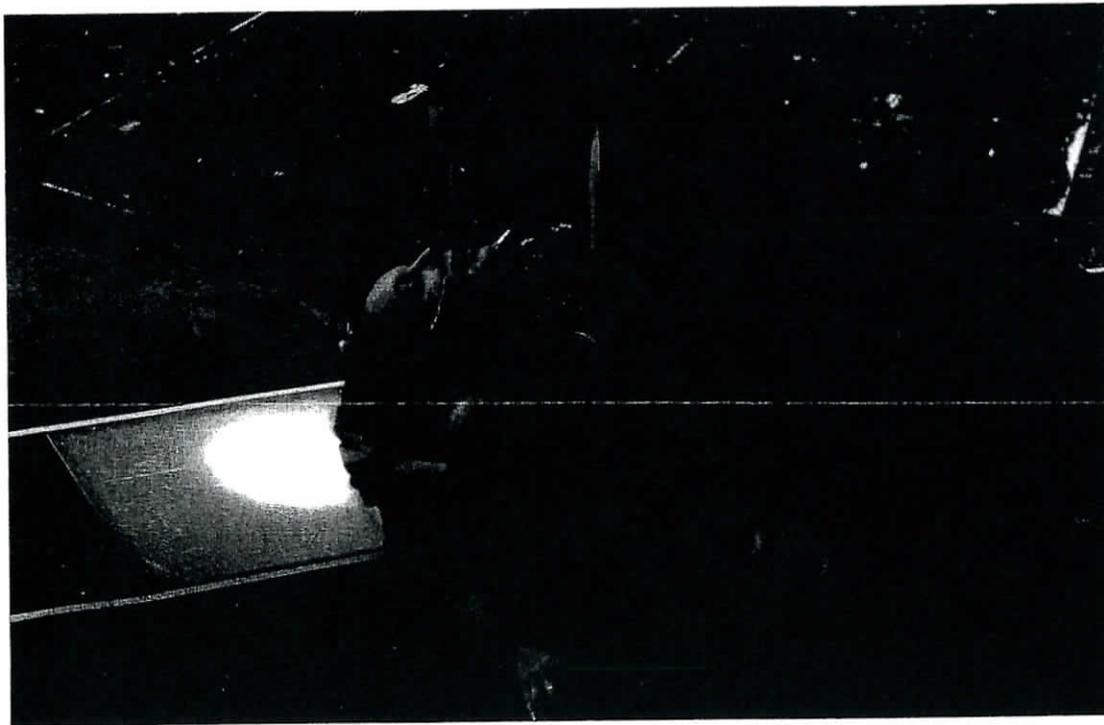
Platonov / Avignon 2002  
CDN de Normandie / Comédie de Caen

# GENÈSE

Rencontre entre la France et l'Italie sur les prémices d'une fête attendue dans la cour d'Honneur en ouverture du Festival : *Platonov* de Tchekhov mis en scène par Eric Lacascade. Par Patrick Sourd

Invité à créer *Platonov* de Tchekhov dans la cour d'Honneur du palais des Papes, Eric Lacascade a décidé, pour tout décor, d'ouvrir chacune des fenêtres de la célèbre façade, d'installer les comédiens à ces tribunes improvisées, de les mettre en situation, bref... d'habiter le lieu mythique. Si cette intuition convainc par l'évidence de sa simplicité, l'aventure des répétitions relève, elle, des travaux d'Hercule. Retour sur un making of qui nous entraîne, avant Avignon,

de la Normandie aux rives de l'Adriatique. Conviés par le metteur en scène, chez lui, à La Comédie de Caen, pour assister aux prémices de ce travail, nous n'avions pas été préparés à la surprise qui nous attendait dans la salle. Faite de plaques de bois fixées sur une forêt d'échafaudages métalliques, la paroi qui se dresse devant nous est immense. Simple ébauche technique, ce décor de travail occupe toute la largeur du plateau, se perd dans les cintres. Percée de portes et



8. les inrockuptibles. festival d'avignon 2002

Platonov / Avignon 2002  
CDN de Normandie / Comédie de Caen

## Les Inrockuptibles N° spécial Avignon / juillet 2002

de découpes en ogives, ouvert par une série de fenêtres à l'agencement aléatoire, cette silhouette reconnaissable entre toutes est la façade de la cour d'Honneur du palais des Papes.

Côté répétitions, les travaux préparatoires paraissent des morceaux de bravoure que l'on croyait réservés aux seuls producteurs hollywoodiens ! "Ce qui compte avant tout pour moi, précise Eric Lacascade, c'est qu'il s'agisse d'une aventure qui se joue au jour le jour. Une mise en scène est toujours une sorte de voyage. Ici, le but est de monter *Platonov* dans la cour d'Honneur. Je n'ai jamais vu mes comédiens travailler hors d'une salle de théâtre, répéter sous le soleil, dans le vent ou sous la plus belle des nuits étoilées. Alors, tout cela, avant Avignon, nous allons le faire." En souhaitant d'emblée se confronter au gigantisme du lieu, Eric Lacascade transforme la suite du travail en une épopée fitzcaraldienne dans laquelle il entraîne toute sa troupe.

Après Caen, ils reconstruisent ce décor dans la petite ville de Santarcangelo, en Italie, et se testent dans des conditions proches de celles de la cour d'Honneur. Considéré par le metteur en scène comme lieu de répétition idéal, la Villa Torlonia, dirigée par Pietro Valenti, est connue pour son festival consacré aux ébauches théâtrales. Un désir d'ailleurs, dicté par le plaisir de répéter en pays ami, tout près de Cesena où est installé Romeo Castellucci et à seulement 20 kilomètres de la maison de Pippo Delbono. Là, Eric Lacascade présentera à ceux qu'il considère comme les siens un premier état de sa mise en scène.

Familier depuis quelques années des œuvres de Tchekhov, Eric Lacascade avait créé l'événement de l'édition 2000 du Festival d'Avignon avec un triptyque de ses pièces (*Ivanov*, *La Mouette* et *Cercle de famille pour trois sœurs*). Le metteur en scène en proposait alors une lecture très personnelle en s'affranchissant de la contrainte de les monter dans leur intégralité. Dans ce que l'on pourrait définir comme un laboratoire de l'intime, il mettait les personnages à l'épreuve d'une liberté que peu de directeurs d'acteurs leur accordent.

Sous des lampions pathétiques, son *Ivanov* vivait les affres de ses renoncements en dandy anéanti, incapable de faire un pas de plus en avant dans la vie. Une fête tragique

de la démission. Nina, sa *Mouette*, comme une Rosetta moderne, vivait son désir de devenir actrice de théâtre, hors de toute morale. Déterminée à quitter sa condition, elle se dénudait face à nous, prenait le risque de voir son rêve échouer sur d'autres planches, derrière la glace sans tain d'un peep-show. Enfin, dans *Cercle de famille pour trois sœurs*, Eric Lacascade ouvrait son spectacle sur un terrible dilemme : le jour de l'anniversaire d'Irina est aussi celui de la mort du père. Que devait-on fêter ? Les 20 ans d'une jeune fille ou la mémoire d'un père disparu ? Replaçant tous ces personnages dans la tourmente de leur vie, il les confrontait à la solitude de leurs désirs et le plus souvent à des aspirations qu'aucune morale ne pouvait contenir.

Aujourd'hui, même s'il passe de l'intimité de la salle noire au plein ciel de la nuit, son approche de la figure de *Platonov* reste fidèle à cette démarche. "Il n'y a pas d'arrière-pensées chez *Platonov*, ce n'est pas quelqu'un de stratégique. Il ne fait que se jouer du moment et de la situation. Mais il va jusqu'au bout des choses de façon morale ou amoral, pour lui ou pour les autres. Il utilise l'instinct comme un révélateur.

On dit de *Platonov* qu'il est un petit *Platon*, mais pour moi, c'est aussi un petit *Debord*."

Fidèle à Tchekhov, Eric Lacascade fait de son spectacle une simple fête avec ses drames et ses réconciliations. Organisant une nuit de gala dans la cour d'Honneur, dédiée au plus provocateur des héros tchékhoviens, il souhaite que chacun s'y rende en oubliant son statut de spectateur, y participe en invité.

A l'évocation de cette fête à venir, Eric Lacascade ne peut s'empêcher de se souvenir d'un moment qu'il fut seul à vivre. "Lorsque j'ai décidé de monter *Platonov*, j'ai demandé à quelques jeunes du quartier de me présenter une lecture de l'œuvre de Tchekhov. Dans une pièce éclairée par des bougies, il y avait des bocaux de cornichons russes et nous buvions de la vodka. Entre minuit et 4 h du matin, ils m'ont lu la pièce. J'aime l'idée que cette première fête est à l'origine du travail qui va être présenté devant des milliers de personnes." ||

*Platonov* d'Anton Tchekhov, mise en scène Eric Lacascade. Cour d'Honneur du palais des Papes, du 5 au 15 juillet, à 22 h. Relâche les 9 et 14 juillet.

# Pour l'amour de Platonov

L'Express  
4/10 juillet 2002

En ouverture du festival, Eric Lacascade confronte les noirs désirs du jeune Tchekhov à la muraille du palais des Papes et de la cour d'honneur. Rencontre

**V**ous avez attendu d'atteindre la quarantaine pour monter, coup sur coup, quatre pièces

de Tchekhov. Après *Ivanov*, *La Mouette* et *Les Trois Sœurs*, voici *Platonov*. Pourquoi avoir attendu si longtemps et pourquoi monter si souvent cet auteur ?

► J'ai découvert Tchekhov, et en particulier *Ivanov*, à ce moment de ma vie. J'en ai été bouleversé. Tout me touchait : les personnages, la fable, les passions. J'avais l'impression que l'auteur avait tout compris de la vie affective et de ses affres. Ce sont des choses que j'aime aborder au théâtre. Ces passions, vous les aviez déjà scrutées à travers *Racine*, *Sophocle*, *Claudel*.

► Et dans *Frôler les pylônes*, texte composé avec les élèves de l'école du TNS. Phèdre ou Electre sont des personnages très théâtraux, très typés. Alors que chez Tchekhov j'ai trouvé des personnages proches de mon quotidien, des êtres avec lesquels j'aurais pu aller prendre un verre au bar, partager des confidences de nuit. Tchekhov me parlait à l'oreille, j'en ai été touché. Vous ne vous êtes jamais dit que vous aviez perdu du temps avant de monter ce théâtre-là ?

► Non. Ce que j'ai fait auparavant a préparé cette rencontre, m'a permis de formuler un vocabulaire théâtral, d'accomplir un travail sur les signes. Il m'a permis de mûrir, aussi. Je pense que l'on n'aborde pas Tchekhov à 20 ans comme à 40.

Quel est votre sentiment face à son œuvre ?  
► Son théâtre continue à me poser d'importantes questions de mise en scène et, en même



Eric Lacascade.

temps, je me sens en fraternité avec lui, dans une sorte de désinvolture, de connaissance intuitive plutôt qu'intellectuelle. Le fait d'avoir fré-

quenté l'homme adulte avant le jeune homme de 22 ans qui écrit *Platonov* crée ce regard complice. Celui d'un grand frère vis-à-vis d'un adolescent encore sous l'influence de ses lectures (Dante, Shakespeare, les Russes) et de sa famille. Comment expliquer qu'un garçon si jeune ait une telle connaissance de l'homme ? Par le génie ?

► Absolument. Le génie. Comme Rimbaud au même âge. Il y a comme cela des fulgurances qui n'ont rien à voir avec l'âge. C'est un état de réceptivité au monde et à ses passions qui, peut-être comme chez le jeune Brecht de *Baal*, relève d'une sensibilité extrême, d'un désir de s'affirmer

comme homme, par rapport à la société et à la femme en particulier.

Qui est-il, ce Platonov ?

► Le gamin de la cour de récré, plus fort, plus beau que les autres. L'adolescent fascinant, révolté, poète, iconoclaste, séduisant femmes et hommes. Le militant politique de 22 ans qui parle mieux que les autres et dont la violence peut exploser à chaque instant. Puis c'est le type de 30 ans, le boute-en-train de toutes les fêtes, séduisant, un peu caractériel. Et, en même temps, c'est un trou noir où les gens impriment leurs propres pulsions, un mystère, un homme qui va mourir dans

trois semaines et qui le sait parce que, lorsqu'on va mourir, on le sait, on le sent. Un homme dangereux pour les femmes, un homme qui les attire alors qu'elles savent qu'elles vont souffrir, mais elles y vont quand même parce que, comme toutes les femmes, elles espèrent le changer, en faire un homme. C'est quelqu'un qui aime l'amour, un être totalement sincère au moment où il est là et qui peut vous oublier en deux jours.

Le titre original de la pièce évoquait le fait d'être sans père.

► *Platonov* est aussi une pièce sur la transmission manquée :

à père manquant, fils manqué. Les pères sont absents, les pères sont lâches, les pères sont démissionnaires. Les fils sont donc immatures, féminisés, sans modèles masculins, sans repères. Dans le texte italien, il y a un monologue d'une page dans lequel Platonov raconte la mort de son père. J'ai repris ce fragment, introuvable dans les versions françaises, où il raconte que son père est mort en lui disant : « Tu vois, la misère, cela fait fuir tout le monde, y compris les amis. » Et les amis, c'est Glagoliev, Voïnitchev, etc. Une communauté. Car tous ces jeunes gens ont grandi ensemble, leurs pères étaient amis. C'est une histoire très familiale, il y a plein de relations freudiennes à l'intérieur de tout cela.

Dans une lettre à Anton, son frère Alexandre, qui trouve la pièce ratée, estime que le jeune auteur, qui a tout mis dans cette première œuvre, ne pourra plus en écrire d'autre. Peut-on dire qu'il avait raison et que *Platonov* est la matrice de l'œuvre à venir ?

► Ce n'est pas faux. Bien des pièces futures sont contenues dans celle-ci, en effet. Ensuite, Tchekhov va simplifier, élarguer, radicaliser son écriture. Ce qui est étonnant, ici, c'est que les trois premiers actes sont d'un foisonnement presque romanesque, tandis que les deux derniers marquent un resserrement de l'écriture qui annonce les pièces de la maturité et ouvrent sur des *Cerisaie*, sur des *Ivanov*, voire sur des mises en scène de Lacascade quand il monte *Ivanov* ou *La Mouette*. On en verra des signes sur le

plateau. Il est significatif que, sur la fin, j'ai retrouvé ma façon de mettre en scène, tandis qu'au début j'ai été porté par la fantaisie du jeune homme. Cette fantaisie fait-elle de *Platonov* la pièce la plus « légère » de Tchekhov ?

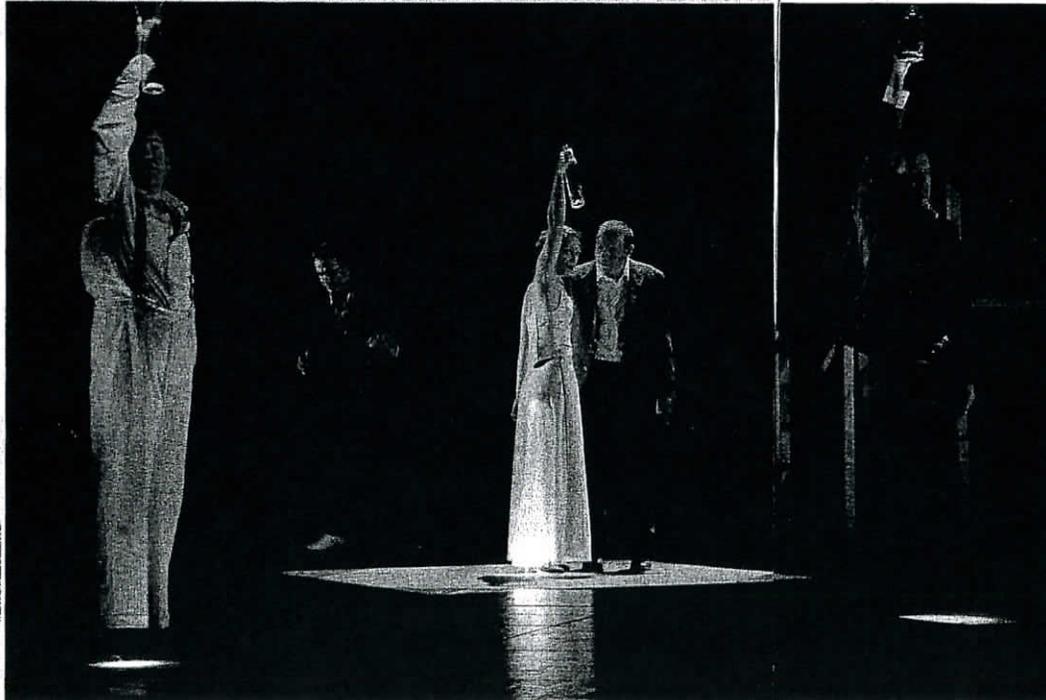
► De celles que j'ai montées, c'est la plus légère. Mais attention ! Elle est sombre, noire, sanguine. On assiste à un meurtre en direct, alors que d'habitude ce sont plutôt des personnages qui se suicident en coulisse. Cependant, la fantaisie est très forte, beaucoup plus forte qu'ailleurs. Tchekhov écrit sous l'influence de Shakespeare. J'ai eu souvent l'impression qu'il venait tout

juste de poser *Hamlet* et *Le Songe d'une nuit d'été* pour travailler. Et puis il y a du Mozart et du *Don Giovanni* dans cette pièce, de la passion chrétienne, aussi. Et Socrate. Et Platon, évidemment : Platonov sort de la caverne et le voilà confronté à la vie.

Quant à vous, vous jouez Ossip, le bandit, le mal-aimé.

► J'ai été appelé par ce rôle. Ossip, c'est celui qui voudrait tuer Platonov. Il est assez juste que le metteur en scène tente de tuer son acteur principal. Comme dit Maïakovski, « il faut savoir piétiner la gorge de ses propres passions ». ●

Propos recueillis par Laurence Liban



Répétition de *Platonov*, mis en scène par Eric Lacascade.

Tous les festivals de l'été sur [www.lexpress.fr](http://www.lexpress.fr)

L'EXPRESS 4/7/2002 • 45

Platonov / Avignon 2002  
CDN de Normandie / Comédie de Caen

## FESTIVAL D'AVIGNON

## Théâtre

Le théâtre est en liberté et le off fait le plein de spectacles.  
« Le Vif du sujet » donne carte blanche à de jeunes danseurs et chorégraphes.

# « TCHEKHOV OUI, MILLE FOIS OUI »

Dans ce lieu mythique voué au théâtre qu'est la cour d'Honneur, Éric Lacascade monte *Platonov* de l'auteur russe Anton Tchekhov. Il nous explique pourquoi ce choix s'est imposé à lui, et la riche gestation de ce projet.

Alors voilà. Deux ans après une trilogie entièrement consacrée à Tchekhov (*Ivanov*, *la Mouette* et *les Trois Sœurs*) jouée ici même à Avignon en bordure des remparts, Éric Lacascade monte une pièce de jeunesse de l'auteur russe, *Platonov*, à la cour d'Honneur. Ce n'est pas une consécration, plutôt un juste aboutissement des choses, celui d'un parcours théâtral des plus originaux d'un metteur en scène qui n'hésite pas à se plonger à corps perdu dans des aventures époustouflantes où acteurs et spectateurs ne sortent jamais indemnes. Rencontre sur les lieux de la représentation, quelques jours avant que les trompettes de Maurice Jarre ne battent le rappel du public sur les coups de vingt-deux heures, dans une cérémonie dont on ne se lasse pas puisqu'elle nous conduit dans l'un des plus beaux lieux jamais consacrés au théâtre.

**Décidément, Tchekhov semble être un de vos auteurs de prédilection...**  
Éric Lacascade. J'ai lu cinquante ou soixante auteurs pour la cour d'Honneur. Cela ressemble à une « commande » dans le sens où il y a un espace, un public et l'on doit faire en fonction de ces deux paramètres particuliers. J'ai davantage tenu compte du public pour ce choix de spectacle que pour d'autres. J'ai lu *Platonov* encore une fois scolairement et il s'est imposé. Je n'avais envie d'aucun autre texte. Alors oui, encore Tchekhov ! C'est comme un réalisateur que tu aimes : jamais tu ne te lasses de voir un troisième Truffaut. Idem pour Tchekhov, je ne me lasse pas de le monter. J'ai pensé *Platonov* comme un spectacle populaire qui doit marquer le plus grand nombre de gens. Il s'agit de rendre compte d'une histoire épique, romanesque et sensible le plus intelligemment possible. Cela induit des partis pris dans la mise en scène, un grain de fantaisie aussi. Je me suis autorisé des choses que je ne m'étais pas permis jusqu'alors.

**Par exemple ?**

Éric Lacascade. Je crois être au plus

près de mes désirs, au plus près de mes instincts, de mes envies du moment, une liberté que le grand espace et l'importance de l'enjeu m'ont étrangement donné. L'effet aurait pu être tout autre.

**Ce sont les mêmes comédiens avec qui vous avez l'habitude de jouer qui participent à cette aventure. Un choix volontaire ?**

Éric Lacascade. Oui. Ils sont une vingtaine à travailler avec moi régulièrement, certains depuis très longtemps. Entre nous, il existe une confiance, des désirs et une envie réciproques. Nous partageons une communauté de pensée, une même façon de faire du théâtre. Nous sommes proches. J'ai donc appelé le ban et l'arrière-ban pour fournir tous les rôles, même ceux qu'on a coutume d'appeler les « petits rôles », tenus, ici, par des acteurs qui à d'autres occasions ont joué des rôles

plus importants. Cela est possible parce que tous ont un vrai désir de travail, une envie plus forte pour l'aventure en général que pour le rôle en particulier. Ils sont sur le propos de la pièce, sur Tchekhov, et tout ça les intéresse, les passionne. Emmener ces acteurs dans la cour... Aucun n'y a jamais joué. C'était ces gens-là que j'avais envie d'emmener et même si on doute quelquefois d'un rôle ou d'un acteur pour le rôle, on le prend parce qu'on se dit que c'est normal qu'il soit de cette aventure nouvelle et forte, unique, qui réunit quinze acteurs sur un plateau pendant cinq heures.

**La question d'avoir des stars s'est-elle posée ?**

Éric Lacascade. Quand, dans la cour d'Honneur, on ouvre depuis dix ans le festival avec des stars, évidemment que la question se pose. C'est pour cela que je parle de com-

mande, mais d'une commande souple, dans une discussion ouverte avec la direction du festival. Nous nous sommes écoutés, j'ai écouté leurs propositions de rencontre avec de grands acteurs de théâtre ou de cinéma et eux ont su écouter ma proposition, mon idée de ne pas partir sur un Shakespeare ou un autre auteur qui - a priori - cadre avec la cour. J'ai su les convaincre, et pour Tchekhov, cet auteur de l'intime, et pour les comédiens. Tant pis pour un Marivaux avec deux ou trois acteurs de cinéma connus. Cela s'est posé mais pas imposé.

**Tchekhov, un auteur de l'intime, certes, mais aussi un auteur qui brosse un portrait de la société russe de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de manière pétillante, drôle, avec des sous-entendus permanents. Vous en parlez d'abord comme un auteur de l'intime...**

Éric Lacascade. C'est vrai mais c'est l'étiquette qui lui est donnée par les gens de théâtre. Il est vrai que ses pièces sont pleines de rebondissements ; qu'il y a tout un foisonnement de personnages impressionnant mais il va tellement fouiller au cœur des gens... Je n'ai jamais parlé de la petite musique de Tchekhov, de l'intimité ou de la confiance contrairement à beaucoup de dramaturges qui font référence à cette ambiance un peu confinée. Je suis plus dans les grandes envolées et je parviens à y trouver beaucoup d'air. Si, pour beaucoup, cela reste une partition de piano mécanique, douceâtre et un peu amère j'y trouve, moi, une énorme violence, des emprunts à Mozart ou à Shakespeare.

**Platonov tout comme Ivanov nous renvoient à nos propres interrogations, comme si ces questions étaient éternelles...**

« Le théâtre est une formulation du désir (...). » Éric Lacascade et Millie Lobos dans *Platonov*.



## FESTIVAL D'AVIGNON

Éric Lacascade. Elles le sont et elles sont particulièrement bien posées. C'est étonnant comme il suffit de reprendre le texte, d'enlever quelques didascalies très connues pour arriver à des passages essentiels, très forts, très emblématiques des passions des gens. Et intemporels. C'est étonnant, oui.

**C'est peut-être ce qui motive systématiquement votre choix quant à Tchekhov?**

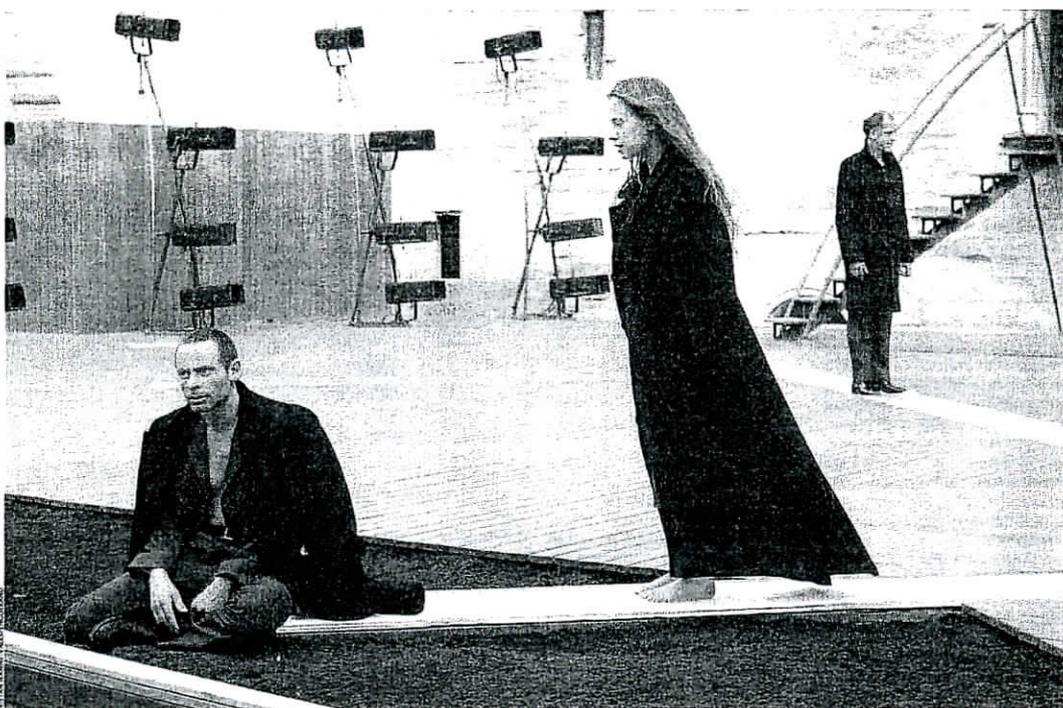
Éric Lacascade. C'est effectivement la force des histoires, la force des sentiments, la fulgurance des ravages passionnels, la crudité, la cruauté et l'humour. L'humour... Les personnages sont dérisoires et donc font sourire et cette dérision est en même temps tellement humaine... Tous les jours l'on apprend à mettre de la distance avec ce que l'on vit, à regarder puis à éclater de rire ou sourire de façon cynique; ou sourire jaune; ou rire jaune; ou rire bruyamment, fort. Il y a de ça chez Tchekhov, cette capacité à nous emmener vers des choses fortes. Alors on colle au personnage puis, d'un coup, s'établit une espèce et l'on mesure l'absurdité de la chose.

**Platonov est dans la cruauté et, en même temps, il est pathétique par certains aspects. On a l'impression qu'il est quand même très seul alors que tout le monde l'aime, l'attend, le désire...**

Éric Lacascade. Ce procédé d'écriture est assez intéressant: il vous oblige à coller à la fable tout en vous faisant prendre de la distance. L'on peut alors travailler sur quelque chose d'un peu brechtien, un peu distancé. Et puis, à d'autres moments, l'on est complètement dans le personnage. Pour le public, s'opèrent alors ces allers-retours entre la catharsis et cette distance prise et renforcée. Il est intéressant d'étudier ces allers-retours. Cela fait travailler le spectateur. Il doit payer régulièrement un peu de lui-même, parce qu'il ne suffit pas qu'il ait payé son billet, au bout de deux heures, trois heures, les 100 francs ou les 150 ou les 200 francs ou les 60 francs sont épuisés: il faut qu'il s'implique parce que nous nous impliquons dans la mise en scène et dans le jeu grâce à la générosité des acteurs.

**Cela permet une énorme liberté jusque dans la scénographie. Ainsi le travail dans cet espace magnifique est pourtant truffé de pièges...**

Éric Lacascade. C'est d'abord un espace gigantesque, en plein air. Il faut avoir le temps d'y travailler. Ce n'est pas un théâtre habituel, un espace fermé. Un espace extérieur est hostile et pas totalement adapté pour le théâtre. Si l'on a du temps pour y travailler, pour y penser, si l'on crée en fonction de lui, cela nécessite de penser une problématique par rapport à l'espace, d'éprouver un désir et d'avoir du temps. La danse semble plus appro-



« La cour est un décor dont il faut tenir compte. » Ici, Christophe Gregoire et Dana Lippi-Brusco en répétition dans ce lieu chargé de symboles.

chée à la cour, une chorégraphie s'adapte plus facilement à un grand plateau. Les danseurs ne parlent pas, ils n'ont donc pas tous les problèmes de voix ou de positionnement par rapport au son. La cour est un décor dont il faut tenir compte. En danse, l'important c'est le plateau, le sol. Les metteurs en scène peuvent créer le spectacle en pensant davantage à la tournée, la cour étant un passage, mais un passage évidemment très difficile. J'ai réfléchi de suite au jeu pour le lieu, dans le lieu, par le lieu, avec le lieu, jamais déconnecté du lieu. J'ai fait le pari de cet espace, les trois arches, les fenêtres de la façade.

J'ai accepté comme une contrainte et cette contrainte m'a fait découvrir des choses. D'où les trois semaines de répétition en Italie dans un espace reconstitué avec des horaires de répétition qui étaient ceux de la cour où l'on commence à travailler vers 20 heures pour arrêter à 5 heures du matin, se coucher à 7 heures, et se lever à 14 heures. Nous étions dans le rythme biologique d'Avignon. On s'est pris des tonnes de flotte sur la figure, le mistral italien nous a rendus fous, la chaleur... Nous avons traversé des expériences où, sous la pluie à 3 heures du matin, dans le vent, tu règles encore une scène et les acteurs hurlent, deviennent fous comme des chiens: « Si tu veux ça je te le fais, et ça, je peux le faire aussi, et ça, je peux le faire encore. » Une aventure que nous n'avions jamais vécue

auparavant. Et vivable à cause de ce projet. Je suis sûr qu'en arrivant, les acteurs diront: « Enfin! Enfin! On y est! On est chez nous. » Et pas « Qu'est-ce que cet endroit hostile qui n'est pas fait pour le théâtre? »

**Parlons du travail autour du placement, des déplacements des acteurs, des mouvements très chorégraphiés...**

Éric Lacascade. Des comédiens sur un plateau, ça bouge, et quand un corps bouge dans un espace à côté d'un autre corps, ce dernier reçoit des impulsions et, du coup, ne bouge pas dans cet espace comme s'il était seul. S'il y a un nouveau corps ou un troisième corps qui rentre, l'espace est différent et la personne qui l'habite réagira différemment. Ce sont des recherches d'harmonies, de rythmes pour après les casser et les mettre en relief, en contradiction et provoquer des émotions chez le spectateur et chez l'acteur. La diagonale est une figure forte parce qu'elle traverse le plateau, elle est incisive par rapport au spectateur, elle vient des profondeurs des coulisses. J'ai toujours aimé les constructions de figures géométriques dans l'espace. J'aime cette sensation de l'espace vide qu'il faut, non pas remplir mais sculpter. Oui, sculpter l'air, ne pas le contraindre.

**C'est la griffe Lacascade.**

Éric Lacascade. Sûrement! J'ai des choses formatrices dans la tête qui sont des parcours de groupe avec beaucoup d'acteurs, quelque chose

de très collectif. Adolescent, mes envies de théâtre étaient le Living Théâtre, le Magic Circus ou le Théâtre du Soleil. Des spectacles avec énormément de monde sur le plateau, où ça bougeait de partout. On ne peut pas parler de décor pour les spectacles du Living Theatre, ni pour ceux du Théâtre du Soleil: ce sont des acteurs en mouvement sur un plateau, dans des géométries spatiales, dans des rapports de forces et des rapports d'équilibre ou de déséquilibre d'espace essentiellement donnés par les corps et par des masses. Ensuite, il est vrai que j'ai toujours aimé la danse, mais j'aime autant le corps que le texte, le corps de l'acteur que ce qui sort de sa bouche. J'ai toujours pratiqué un théâtre comme celui-là. Je ne sais pas si c'est ma griffe mais je ne sais faire du théâtre que comme ça.

**Y a-t-il une vie après Platonov?**

Éric Lacascade. En septembre, je travaillerais avec des ados d'Hérouville, dans la banlieue. Puis, la tournée de *Platonov*, réadapté à un espace de théâtre, jusque fin mars. Après, je ne sais pas si je continue le théâtre. Il y a toujours un point d'interrogation là-dessus...

**Si vous continuez le théâtre?**

Éric Lacascade. Si je continue cette forme d'expression-là qui est le théâtre. Je n'ai pas un désir. Il faut vraiment que je trouve lui et les partenaires pour m'emmener dans des aventures. Je suis moi-même créateur d'aventures. Les ingrédients sont tous là. C'est pour ça que je mets toujours des « si » à mon travail ou à la suite dans le travail. Rien ne dit que j'arrive à, que j'ai l'envie de, que j'ai la force aussi. Un aventurier ne vit pas nécessairement des aventures. C'est quelqu'un qui les crée et il faut trouver les moyens de la création de ces aventures, honnêtes, sérieuses, objectives, gracieuses. C'est toujours un doute.

**Le désir de théâtre n'est donc pas permanent?**

Éric Lacascade. Mais la soif de vivre l'est. Elle s'exprime à travers le théâtre, la vie, mais le désir de

théâtre lui-même, non. Le désir est permanent, le théâtre, non. Le théâtre fait partie du désir, il est une formulation du désir, du désir de vivre vite et plus. Le théâtre est un véhicule pour des expériences extrêmes qui te chavirent l'esprit et le corps. C'est là où le théâtre m'intéresse, quand il t'oblige à aller dans des endroits où tu n'irais pas si tu ne faisais pas ce travail-là.

**Vous êtes à la direction du CDN de Caen jusqu'en décembre 2003...**

Éric Lacascade. J'ignore là aussi ce que je ferai. Je voudrais que la situation évolue. Si tel n'est pas le cas, ce serait bien de faire autre chose, je ne sais pas où. Si au contraire l'on parvient à faire évoluer le statut du centre dramatique, la pensée, à l'intérieur du public, de notre institution et, si possible, à l'intérieur des institutions théâtrales en général, alors oui, je continue. Je suis en réflexion permanente: continuer, pourquoi? Que proposer d'autre? Poursuivre le travail du centre d'expérimentation et de recherche tout en ayant des spectacles populaires et en renouvelant le public? Gérer la maison tout en pouvant m'en éloigner à certains moments, chose que je fais très peu? Je ne fais aucun travail à l'extérieur. Je ne fais pas d'opéra, pas de mise en scène à la Comédie-Française; je ne travaille qu'à Caen, par et pour Caen. J'aimerais partager la direction du centre avec un chorégraphe par exemple et que le ministère trouve la proposition intéressante, ce croisement, ce mélange, et dise: pourquoi pas? Là oui. Dans l'autre cas, je suis un peu fatigué.

**C'est le côté usant des choses?**

Éric Lacascade. Longtemps j'ai cru que réfléchir importait, ou les tutelles réfléchissent sans moi, sans nous, chacun de son côté. Si ça se rencontre, tant mieux. Mais le plus souvent, non. Avec le ministère de la Culture, on ne s'est jamais vraiment rencontré sur les dix dernières années. Je croyais que des nominations comme la mienne amèneraient

Suite page 36

## Pour les enfants de Palestine

Les déclarations provocantes de Georges Bush donnent un sens encore plus exceptionnel à la représentation d'Ararat par le plasticien Ernest Pignon-Ernest. L'estampe est en vente au profit des enfants de Palestine au prix de 45 euros (75 euros les numérotés par l'artiste). On peut la commander au journal (01 49 22 73 54). À l'initia-

tive des Amis de l'Humanité, un rendez-vous aura lieu à Avignon, le vendredi 26 juillet, à 18 heures, à la galerie Marina (14, rue Campane) avec Philippe Valls président d'« Enfants réfugiés du monde » qui intervient dans huit camps de la bande de Gaza, Leïla Shahid, déléguée générale de la Palestine et Ernest Pignon-Ernest.



## FESTIVAL D'AVIGNON

Lacascade se mouille avec son *Platonov*

Brillante ouverture avec la première œuvre de Tchekhov, dûment revisitée. Il s'approprie furieusement la pièce, la chauffe à blanc, la porte au paroxysme d'un jeu nerveux, hypertendu, quasi chorégraphié.

AVIGNON,  
ENVOYÉ SPÉCIAL.

Ce fut une nuit bizarre. Vendredi, à vingt-deux heures, après les sempiternelles trompettes de Maurice Jarre, on découvrait le nouvel appareillage de la cour d'Honneur : fauteuils tressés rouges ou gris, montants en tubulures métalliques... Quelques clous dorés au plafond du ciel puis, en cours de représentation, des nuées couleur de cuivre prirent le dessus. Il se mit à pleuvoir, au moins jusqu'à l'entracte de *Platonov*, d'après Anton Tchekhov, dans l'adaptation et la mise en scène d'Éric Lacascade (1). Fichu préambule de rigueur (les trompettes, le ciel, etc.). On s'en moque à la fin du temps qu'il fait, pourvu que s'accomplisse sous nos yeux un acte théâtral de cette envergure ; convulsif, électrique, nerveux, poussant ses interprètes dans leurs derniers retranchements cinq heures d'affilée. S'emparant de la première pièce de Tchekhov, après en avoir monté d'autres (*Ivanov*, *les Trois Sœurs*, *la Mouette*), Lacascade se l'approprie jusqu'à ce qu'elle lui devienne consubstantielle. Il met son propre ragout dans le texte, le fait de tournures d'aujourd'hui. On pourra chiper ici ou là. Peu importe. Une telle frénésie de théâtralité, ce n'est pas tous les jours qu'on y a droit sur les scènes françaises.

L'étonnant, voyez-vous, c'est que nous voici les témoins sans répit de l'histoire d'un homme revenu de tout, méprisable, autodestructeur, misanthrope, vil séducteur, intellectuel déchu, faux ami, traître à lui-même et aux autres, et qui exerce sur tous une fascination prodigieuse. Je crois bien n'avoir jamais autant éprouvé – physiquement s'entend – devant *Platonov*, dans tant d'autres mains souvent de talent, le vertige ressenti devant un tel gouffre d'âme, pour ainsi dire, la tête mouillée dans la nuit de ce vendredi-là, malgré les difficultés d'audition du texte et les pas lourds des petits notables de l'UMP du coin (car le ministre Aillagon assistait au spectacle) prenant la fuite sur un sol trop sonore. Quelque chose a lieu là-dedans, de l'ordre de l'orgie. On nous y convie sans ménagement. Et tout n'est que rapports de force. Les corps se prennent, se déprennent, comme



Un jeu qui signifie parfaitement la lutte des corps dans un monde étriqué, voué à l'impensé du désir féminin sans réponse.

dans une danse heurtée, au risque de s'abîmer les jointures. De l'excès au paroxysme, la corde demeure tendue de bout en bout. C'est brutal dans le jeu, certes, mais en même temps d'une élégance folle jusqu'à frôler le manierisme. On n'a rien contre, dès lors que règne l'impétuosité du mouvement qui déplace les lignes en tous sens. Un exemple d'exagération admirable, c'est quand Anna Petrovna (Murielle Colvez) et Christophe Grégoire (Platonov) se soulèvent de concert. Ils sont exposés pleins feux, dans un carré lumineux de guingois, entourés de bouteilles qu'ils sont censés vider à toute allure. C'est comme un ballet mécanique de clowns tragiques noyant leur chagrin dans une illusion d'optique.

On sent que Lacascade a mis son point d'honneur dans la cour, dont il s'est efforcé, avec le scénographe Philippe Marioge, de neutraliser l'espace improbable, le danger d'immensité que cela représente

aujourd'hui. Ils se servent au début des fenêtres médiévales percées dans la muraille pour donner à penser qu'elles sont logiquement celles de la demeure d'Anna Petrovna. Ça marche, parce que les comédiens doivent hausser le ton à l'échelle du lieu. En fait, tout a consisté à prêter à la sphère intime les dimensions de l'épique, les seules à l'échelle de l'endroit, titanique. Il est clair que ce *Platonov* nous parlera un peu plus à l'oreille dans une salle couverte. Pour l'heure, tel quel, avec les aléas du plein air et le combat à mains nues que cela suppose, il nous touche de confiner à l'exploit sportif de rigueur ici. Cela, bien sûr, ne saurait suffire. Le muscle, c'est bien, l'outil organique qu'est le comédien aussi. Il faut encore l'intelligence, le sens du rythme et de la respiration musicale (Lacascade l'a, à en revendre), l'ardeur à insuffler à une troupe où l'on s'est choisi, l'esprit de corps, en somme, à lire dans tous les sens du mot.

Hamlet de sous-préfecture, Don Juan petit-bourgeois, Faust de pacotille bouffé par son Méphisto intérieur, *Platonov* c'est un peu tout cela. Tout ne se passe-t-il pas comme si Tchekhov, dans ce brouillon génial de lui-même, avait voulu conjurer le démon de la velléité qui habite tout artiste en jouant et déjouant les grands modèles? Là-dessus, Lacascade en remet une louche. Il y a enfin et surtout les femmes, sur lesquelles exerce une suprématie, tellement les autres porteurs de pantalons, comparés à *Platonov*, apparaissent fades. Aux femmes justement, Murielle Colvez (à la voix de violoncelle baroque), Daria Lippi Brusco, Christelle Legroux, Millaray Lobos, on porte volontiers un toast à la russe car, constituant à elles toutes l'éventail diapré du désir incertain d'un *Platonov* infiniment versatile, elles s'offrent chacune en un fascinant possible érotique, sirènes nageant aux confins d'une hystérie sans cesse

jugulée, mais à quel prix? On aime que le *Platonov* de Christophe Grégoire soit en mouvement perpétuel, comme crucifié en vol par l'infamie et l'impuissance à éprouver. N'est-ce pas cela, à la fin, la maladie de *Platonov*? Et n'est-ce pas courageux, de la part de Lacascade, de jouer le rôle de l'assassin Ossip, qui semble évadé d'un roman de Dostoïevski? Il n'assassine pas Tchekhov. Il l'incorpore. Il s'en fait un double, un mentor ami. Il le chauffe à blanc. Il en use à des fins strictement poétiques (politiques aussi bien, dans l'acception profonde) sur la dérégulation de nos jours, en une véritable symphonie théâtrale composée de fulgurantes métaphores gestuelles. C'est à saisir. Ou à laisser. Devinez où nous sommes.

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Texte publié par l'Avant-scène théâtre, n° 1115, juillet 2002. Le spectacle est à l'affiche d'Avignon jusqu'au 15 juillet.

Tchekhov dans la Cour d'Honneur

# Lacascade rebondit

Le théâtre intimiste du Russe sur la plus grande scène d'Avignon : c'est le défi que relève le directeur du CDN de Caen avec « Platonov ». Rencontre



La nouvelle s'est répandue comme une trainée de poudre : la Baraque Chabran – le lieu le plus peüt et inconfortable d'Avignon – était devenue l'été dernier l'endroit où il fallait absolument être allé.

Eric Lacascade y donnait sa « Trilogie Tchekhov » – « la Mouette », « les Trois Sœurs » et « Ivanov ». Ni décor ni costumes. Quelques chaises. Des hommes et des femmes, joints par des élans soudains, séparés par une lassitude aussi immense que la steppe russe, jouaient à main nue et à corps perdu.

Cette année, Lacascade a pour lui la Cour d'Honneur. Cour ou pas, ce longiligne au look singulier – crâne rasé, bagues d'argent aux doigts – reste fidèle à sa troupe. Il n'a pas confié le rôle de Platonov à un « grand nom » extérieur : « Seul un travail de groupe peut donner naissance à une parole individuelle, qui ne soit pas individualiste, mais portée par d'autres, solidaires. C'est ainsi que je rêve la société. Le groupe permet la guérilla. » Le ton est donné. La direction du Festival lui a suggéré Marivaux. Il a choisi Tchekhov. L'intimisme du Russe au pied des murs orgueilleux des papes ? Un défi encore jamais relevé. Lacascade a choisi « Platonov », la première pièce inachevée, imparfaite, d'un jeune homme de 20 ans. On y retrouve l'instituteur (Platonov), le médecin, la veuve, les nouveaux riches, un domaine mis en vente, l'ennui, en un mot tout Tchekhov.

« Je sens que Tchekhov s'est levé la nuit comme on le fait à 17 ans pour écrire un poème. Il vient de lire "Le Songe d'une nuit d'été" de Shakespeare : il enlève les fées, garde la forêt, la nuit, les sens débridés. Il veut tout dire : le suicide, la jalousie, les fils de pères manquants. »

De cette matière foisonnante, Lacascade a tiré son « Platonov » : « Quatre mois de travail, quatre heures par jour, avec cinq traductions, et toutes les versions de Tchekhov. J'ai tout réécrit à la main. J'ai fait des coupes, cherché les mots qui me convenaient. Si on blasphème, on croit. Donc je blasphème, mais je n'ai jamais nié ni abîmé. »

« Qui est Platonov ? », interroge la belle Anna Petrovna. Réponse de Glagoliev, un voisin : « La meilleure expression de l'incertitude de notre époque. » Réponse provisoire de Lacascade : « Un rebelle antipathique, sans estime de lui-même. Fascinant, séduisant et en même temps salopard, égocentrique. Dangereux pour lui et pour les autres. »

Il y a quinze ans, Lacascade montait déjà Tchekhov avec une belle infidélité. Ainsi « les

Pas trace de slogan sur les plateaux de Lacascade, sinon celui, non écrit, de l'urgence qu'il y a à vivre, à dire la beauté, la souffrance. Une telle énergie électrise le Centre dramatique national de Caen qu'il dirige. Une vingtaine d'acteurs, tous à salaire égal, celui de Lacascade étant aussi modeste. Il est dans tous ses spectacles, pour être aux côtés des siens (cette fois, il est Ossip, le voleur). Il a ouvert une école de théâtre aux amateurs, propose une pléiade de



**Eric Lacascade**, né à Lille en 1958, fonde le Ballatum Théâtre en 1983 avec Guy Alloucherie. Depuis 1997, il dirige le Centre dramatique national de Normandie/Comédie de Caen. En 2001, il présente sa « Trilogie Tchekhov » et met en scène Nora Krief, qui chante les « Sonnets » de Shakespeare.



Trois Sœurs » : des bribes de répliques, presque une danse. C'était l'époque du Ballatum Théâtre, aujourd'hui disparu. « Les débuts, il est important de toujours s'en souvenir : pourquoi a-t-on choisi ce métier ? Pour ne pas mourir. C'est un médicament. A 17 ans, je suis allé en prison pour avoir écrit un slogan sur un mur. La bande à Baader, ce type de mouvement, c'était assez excitant pour un ado qui s'était mis sur les épaules, allez savoir pourquoi, la douloureuse charge de changer la société. J'ai fait du théâtre pour écrire des slogans sans aller en prison. »

rencontres aux spectateurs et affrète pour eux un bus pour Avignon. Claude Régy, Krystian Lupa, Romeo Castellucci, l'équipe de Jerzy Grotowski comptent parmi ses hôtes : « Parfois je vais leur rendre visite. Mes spectacles sont nourris de ces rencontres. » Voici pourquoi le maître lituanien Eimuntas Nekrosius signe « Platonov » comme assistant à la mise en scène.

Eric Lacascade a une longue histoire avec Avignon : « J'avais 6 ou 8 ans quand j'ai vu mon premier spectacle dans la Cour. A 15, je vendais des bijoux sur la place de l'Horloge. A 18, j'étais dans le off. Avignon est ma deuxième ville. » Il avoue donc ni plus ni moins de trac qu'à l'accoutumée : « Je pars toujours du principe que je vais être en territoire dangereux, face à des gens qui a priori ne nous aiment pas, et qu'il faut convaincre. » Il a confié à quinze amateurs de son

école la première lecture de son « Platonov ». Elle a eu lieu à la lueur des bougies, dans un squat où vit l'un d'entre eux. « "Platonov" a démarré underground, et finit dans la Cour. Un chemin à l'image de notre travail et de la vie que j'ai envie de mener. » On croirait entendre le docteur Nicolai Trilestki dans « Platonov » : « Accordez vos actes et vos paroles. » **ODILE QUIROZ** « Platonov », d'après Anton Tchekhov. Adaptation et mise en scène d'Eric Lacascade. Cour d'honneur du Palais des Papes. Du 5 au 15 juillet.

LES LOISIRS - LES SPECTACLES

# Où le théâtre prend son temps

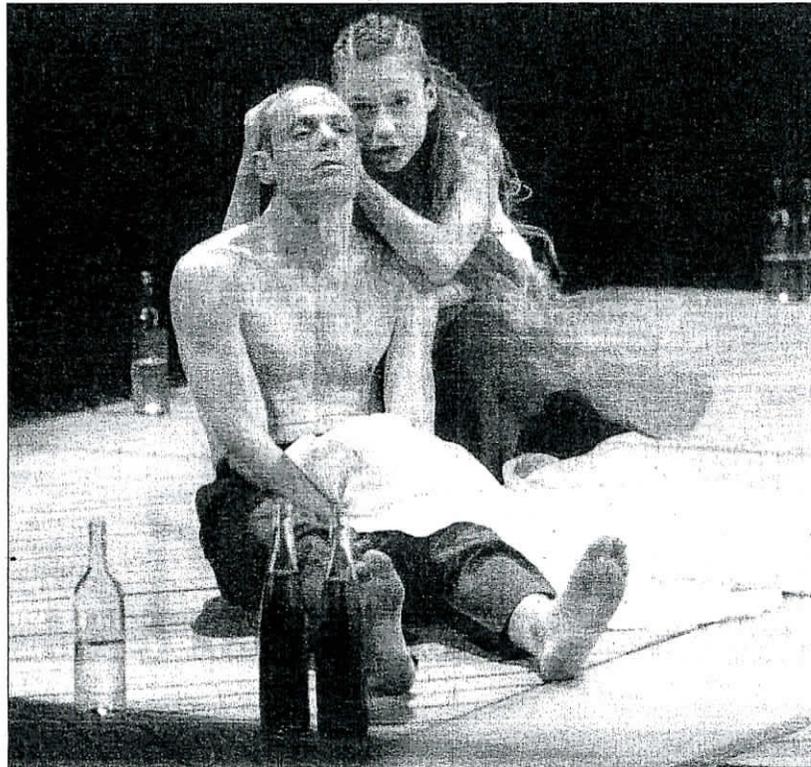
**AVIGNON.** « Platonov », de Tchekhov, qui a ouvert vendredi le 56<sup>e</sup> Festival d'Avignon, dure cinq heures... Trop long ? Non, car ce spectacle haut en couleur n'endort personne. Et surtout pas le ministre de la Culture, heureux d'avoir fait le déplacement.

**AVIGNON (VAUCLUSE)**  
DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL

**J**ACQUES CHIRAC n'a pas lieu d'être mécontent. Ce week-end à Avignon, Jean-Jacques Aillagon, ex-patron du Centre Pompidou, désormais ministre de la Culture, a été tout simplement parfait. De droite comme de gauche, tout le monde est d'accord : cet homme résiste à tout. A la pluie et au froid, vendredi soir, jusqu'à 3 h 30 du matin lors de la représentation inaugurale du festival, « Platonov », dans la cour d'honneur. Grand seigneur, il a même passé sa couverture à une voisine transie. A la canicule retrouvée, hier, lorsqu'il a honoré de sa présence les trois expositions de la maison Jean-Vilar. Au temps enfin. Samedi, il avait vingt minutes d'avance pour sa conférence de presse. Les journalistes sont arrivés avec dix minutes de retard.

*De séquences physiques en séquences sensuelles, « Platonov » est un spectacle qui n'endort pas mais qui réveille*

Ajouter à cette élégance que le ministre ne manque pas d'humour et qu'il sait traiter les dossiers chauds avec un art consommé de la stratégie et du contournement. Les centres dramatiques nationaux, si inquiets du sort qui leur est réservé, peuvent en témoigner. Jean-Jacques Aillagon a déclaré en substance hier, s'appuyant sur les mots de Jean Vilar, que l'audace était à la base de son action. « Le pire dessein qu'on pourrait infliger aux services de la rue de Valois serait de se laisser entraîner à la paresse. Vive l'aventure. » Bernard



**AVIGNON (VAUCLUSE), JEUDI.** Le Festival d'Avignon n'a pas manqué son entrée en matière avec « Platonov » d'Anton Tchekhov, mis en scène par Eric Lacascade. (AFP/ANNE-CHRISTINE POUJOLAT.)

Faivre d'Arcier, directeur du festival et qui connaît bien Aillagon fils se sont retrouvés côte à côte lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai contre le Front national), a soigneusement dé-

crypté ses paroles. « BFA », comme on le surnomme, a eu hier matin un entretien avec le ministre. Les deux hommes s'apprécient mais rien n'est simple dans les rouges du minis-

tère. Faivre d'Arcier ne compte pas que des amis.

Et le festival dans tout ça ? A-t-il bien démarré ? Une chose est sûre : si « Platonov », mis en scène par Eric

Lacascade, fait office de prologue, alors il est inversement proportionnel dans sa durée à celui du Tour de France. Cinq heures, tout compris, c'est trop long. En revanche, c'est bien. Lacascade est un roi de la mise en scène. Il a un sens puissant de l'espace. Le sien est en trois dimensions. A une près, toutes les fenêtres de la façade de la cour d'honneur sont utilisées. La scène où Platonov crie sa rage, tout en haut, installant pour la première fois l'idée du vertige dans le théâtre français, est impressionnante. Celle d'un feu d'artifice, qui laisse longtemps flotter dans l'air des étincelles de papier brillant, est une magnifique idée très applaudie par les spectateurs.

De séquences physiques en séquences sensuelles, « Platonov », œuvre de jeunesse d'Anton Tchekhov, est un spectacle qui n'endort pas mais qui réveille. Qui donne une idée précise de ce que doit être le beau théâtre, inventif, énergique. Avec cette histoire de don Juan bien plus sincère que voyou des cœurs, Avignon ne loupe pas son entrée.

Dernier élément : le festival off, qui attend 600 000 spectateurs, compte cette année 705 spectacles. C'est un record total et ce n'est pas un mauvais signe. De l'audace du in à la diversité du off, Avignon est un territoire de vitalité.

PIERRE VAVASSEUR

Jusqu'au 27 juillet.  
Tél. 04.90.14.14.14. Rens. :  
[www.festival-avignon.com](http://www.festival-avignon.com)

**POUR EN SAVOIR PLUS SUR :**  
Musique, cinéma, festivals :  
les grands rendez-vous de l'été  
[leparisien.com](http://leparisien.com)  
[www.leparisien.com](http://www.leparisien.com)

AVIGNON Ouverture ce soir avec « Platonov » de Tchekhov dans la Cour d'honneur

# Éric Lacascade : « Je n'aurai pas perdu mon âme »

Marion Thébaud

Sauvage, déconcertante, écrite par un jeune homme de 20 ans, la pièce de Tchekhov *Platonov* est un monstre littéraire. C'est avec cette œuvre qu'Éric Lacascade a choisi de faire son entrée dans la Cour. « J'ai hésité avant de choisir *Platonov*, bien sûr. Bernard Faivre d'Arzier m'avait parlé d'un *Marivaux* avec Isabelle Huppert et Charles Berling par exemple. Mais je voulais mettre un point final à mon aventure tchékhovienne avec ma troupe. Je trouve ce choix serein et sain. Quoi qu'il arrive, je n'aurai pas perdu mon âme. » On peut tout de même être étonné de son choix : *Platonov* passe plus volontiers pour un brouillon que pour une œuvre aboutie. Sans coupures, il faut compter six heures de spectacle. La pièce n'a rien d'épique et parle d'échec, d'impossibilité de s'accomplir, de solitude, d'ennui, d'impuissance devant la vie, les femmes, bref, par quel bout prendre cette pièce. Il faut du courage. Éric Lacascade n'en manque pas, d'autant plus qu'il traite Tchekhov en frère. Il faut dire qu'il est en pays de connaissance. Il y a deux ans il a présenté, baraque Chabran, une Trilogie Tchekhov qui réenchantaient l'œuvre. On se souvient de cette image finale de *La Mouette*, Treplev allongé, mort, sur un lit de plumes blanches. Une fois pour toutes il rompt avec le folklore habituel : le samovar, la datcha et son bric-à-brac, fouillis de chaises, de bibelots. Il va à l'essentiel : mettre en scène le charme cruel du temps. « Je ne suis pas un faiseur de théâtre. Je ne veux pas mettre en scène pour mettre en scène. Mais prolonger l'aventure de Tchekhov avec ma troupe m'a paru une suite logique à mon travail. Tous les autres textes me paraissent fades à côté de *Platonov*. »

Né au théâtre dans les années quatre-vingt, Éric Lacascade doit beaucoup au caractère tribal de certaines troupes qui approchent avec énergie et passion toutes les disciplines artistiques, plaçant l'investissement total du corps dans l'espace en première ligne. C'est ainsi qu'il fonde en 1983 avec Guy Allouche le Ballatum théâtre. « *Le théâtre est un véhicule plus qu'un but* », aime-t-il dire. Le théâtre, il y est tombé tout petit. Ses parents passant leurs vacances en Provence, il était courant de faire un saut au festival d'Avi-



Éric Lacascade ici avec Grégoire Christophe : « Tous les autres textes me paraissent fades à côté de *Platonov*. » (Photo Tristan Jeanne-Vales/Enguerand.)

gnon : « *Je me souviens du Capitaine Fracasse mis en scène par Marcel Maréchal*. » C'était en 1974. Il avait 5 ans. Il était aussi aux premières loges pour suivre les spectacles de rue. Avignon, il l'a fréquenté également du côté du off. « *Aujourd'hui, c'est devenu une machine financière. Le nombre des compagnies qui investissent les lieux est hallucinant. Il y a dix ans, bon nombre de travaux de jeunes troupes étaient accueillis dans des théâtres loués par les régions. C'était mon cas. Jamais je n'aurais payé un centime pour jouer.* »

Clair, net, sans romantisme excessif, Éric Lacascade mène sa carrière à l'image de son travail à la direction du Centre dramatique national de Normandie à Caen, où il a été nommé en 1997. Renommé pour trois ans en 2000, il poursuit un parcours qui le place aujourd'hui aux pre-

mières loges. « *Platonov est une pièce de groupe* », dit-il. Et il est à l'aise avec sa troupe. Il sait la placer sur un plateau, l'isoler, la regrouper, l'éclairer, la faire évoluer, danser s'il faut, chanter parfois... Lacascade utilise toutes les disciplines avec délicatesse et raffi-

« *Platonov raconte nos compromis, nos difficultés à vivre hors et dans le système* »

nement. Il résout d'entrée le problème de la Cour d'honneur. « *Il est difficile d'oublier la façade. Autant la prendre en compte.* » Aussi place-t-il l'action du début de la pièce chez Anna Petrovna, derrière les fenêtres de la façade. Douze ouvertures servent d'écran aux premières scènes. On suit les personnages,

désœuvrés, fuyant le temps, le quotidien, affrontant les conflits, les jeunes face aux vieux, les hommes face aux femmes. Beaucoup de rôles de père, de pères ratés, irresponsables. Ce n'est pas sans raison que Claire Lasne mettant en scène *Platonov* avait baptisé son adaptation *Sans père*.

Éric Lacascade avant de finir de faire répéter son spectacle en plein air, en Italie, a commencé son travail à Caen. Il a fait construire une fausse façade en contreplaqué. Dès les premières lumières qui baignent l'ensemble, on retrouve la touche et le savoir-faire d'un metteur en scène qui n'escamote pas les difficultés, mais les caresse et les surmonte. Quand les premières mesures d'un air de Phil Glass viennent rythmer une fin de fête, on est

ailleurs, ému, attentif à sa façon de chorégraphier l'espace. Des chants s'élèvent, c'est beau et simple.

*Platonov* dessine le visage d'un Dom Juan de province, Hamlet dérisoire, menteur et pourri de spleen, oscillant, ondoyant, un faible qui est la proie des femmes, un Dom Juan à la dérive en quelque sorte. Jean Vilar en a donné la première version française sous le titre *Ce fou de Platonov* jouée en 1956 au TNP, dans une adaptation de Pol Quentin. Éric Lacascade signe la sienne, publiée à *L'Avant-Scène Théâtre*, en gommant toutes les didascalies, privilégiant les histoires mises bout à bout, des histoires de communautés, de vie quotidienne. Son *Platonov*, plus qu'un héros solitaire est comme le comédien, un être qui n'existe que dans le regard des autres. « *Platonov est un être fragmentaire, divisé, bouillonnant d'énergies,*

*de pensées contradictoires. Il est comme l'aimant. Il attire à lui les passions, les dangers. Il raconte nos faiblesses, nos compromis, nos difficultés à vivre dans et hors le système.* » C'est tout cela qu'Éric Lacascade voudrait raconter dans ce spectacle qui se veut « *rigoureux et populaire* ».

Par la suite, il pourrait bien travailler avec Isabelle Huppert. « *Je continue à communiquer avec elle. Nous pourrions bien nous mettre d'accord sur un projet. C'est une autre démarche, et j'y suis prêt.* » Prêt à expérimenter autre chose. Comme *Platonov*, Éric Lacascade aimante et attire.

Cour d'honneur du Palais des papes, 22 heures. Du 5 au 15 juillet. Relâche le 14. Durée du spectacle : quatre heures trente et une demi-heure d'entracte. Tél. : 04.90.14.14.14.

## CRITIQUES

THÉÂTRE À AVIGNON « PLATONOV » de Tchekhov

### *Une traînée éblouissante dans le cœur*

Frédéric Ferney

**D**'EMBLÉE, Lacascade anime la sinistre façade du Palais, zébrée d'un filin oblique et lumineux ; il flatte, il caresse le Minotaure, cette muraille noire que la nuit rend borgne, cette falaise qui pue la disgrâce sous ses oripeaux gothiques, cet écueil muet et pontifical qui a brisé tant de rêves d'histrions ; il invite ce convive de pierre, il l'éclaire de trente-six chandelles, il l'implique, au cœur de la cérémonie.

C'est fort, c'est audacieux, c'est malin. Des personnages s'encadrent, se détachent ou s'estompent, dans le chambranle des fenêtres, comme une lignée d'ancêtres oubliés. Un défilé d'ombres pieuses et sages, comme des images. Des fantômes surpris dans leur sommeil, des confins de lueurs, des présages. Et soudain, ils se mettent à danser leur sabbat sous la lune.

On connaît le mot de Grüber visitant la Cour : « *Un très bel endroit pour montrer des éléments !* » Lacascade a flairé le danger : on dirait qu'il hésite d'abord à investir la scène, à la peupler avec des nains, comme s'il craignait d'indisposer la méchante reine des lieux. Il ne fonce pas tête baissée vers l'abîme qui lui tend les bras ; s'il doit se casser le nez, ce sera plus tard et ce sera beau, pense-t-on, de le voir sombrer, pavillon haut, avec tous les siens, devant la fureur et le nombre.

On considère souvent *Platonov* comme un brouillon. C'est une préface. Oui, tout est là, déjà, pressenti et rêvé, de l'œuvre à venir. Ce qui nous touche, c'est précisément cela :

la primauté, l'imperfection, le chaos des sentiments. Tous les héros de Tchekhov seront des princes pour rire, des petits Hamlet de province sans un père à venger. Ce sera toujours une comédie ivre et dansante, et qui finit mal. Ce sera cruel et burlesque, comme la vie. Au centre : un vieil enfant capricieux, qui refuse de grandir. Vodka, songe, suicide, nuit d'été, être ou ne pas être, tout est joué et l'on vient trop tard, etc.

Poursuivant le travail accompli sur Tchekhov, depuis *Ivanov* en 1999, Lacascade excelle à montrer cela : la parodie, la fêlure, la fragilité des pulsions, un je-ne-sais-quoi de fatal et furieux qui pourrit la fête. Pas de frime, pas de vedettes. Des comédiens qui se brûlent les doigts et qui se mouillent les pieds. Des gladiateurs, des athlètes. Que les femmes sont émouvantes et belles, ici : Daria Lippi Brusco (Sofia), Murielle Colvez (Anna Petrovna), Millaray Lobos (époustouflante Sacha !), Christelle Legroux (Maria Grekova).

Du théâtre dans la Cour d'honneur, enfin ! Alors, oui c'est trop long, ça s'étire et ça s'égare (ne fallait-il pas couper plus ?) mais les acteurs, tantôt unis comme un cœur, tantôt disséminés comme des lièvres qu'affole l'orage, ouvrent des voies, des brèches ; ils sèment des cris et ça retombe en pleurs, en pluie, en liesse ; ils ruent, ils s'agenouillent. On en sort tout chiffonné, vaincu, avec une traînée éblouissante dans le cœur.

Cour d'honneur du Palais  
des papes, 22 heures,  
jusqu'au 27 juillet ;  
durée : 4 h 45 avec entracte.

*Platonov* en Avignon cour d'honneur du Palais des Papes  
Du 5 juillet au 15 juillet

Saison 2001 - 2002/CDN de Normandie

**THÉÂTRE** Le soleil joue l'Arlésienne. Tchekhov, Durrell et Bernhard émeuvent ou déçoivent. Mais la passion est toujours là. **DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL**

**À AVIGNON FRÉDÉRIC FERNEY**

**C'**est un drôle de pastis, un peu noyé, dans un Festival d'Avignon mi-figue mi-raisin à mi-parcours. Dès le premier jour, avec « Platonov » de Tchekhov, dans la Cour d'honneur du palais des Papes : le ciel nous tombe sur la tête. Sale temps pour les cigales et les officiels, emmitouflés dans des cirés et des couvertures.

Cette année encore, la cité des Papes a revêtu son manteau de pluie ; le soleil joue l'Arlésienne. Les météores jaloux font le spectacle. Le mistral et la tramontane s'en mêlent. Bernard Faivre d'Arzier, le directeur du Festival, a la barbe mouillée. Les comédiens toussent. La critique s'enrhume. Les grenouilles pavoisent. Un désastre dans les cours et dans les cloîtres où l'on récite à ciel ouvert.

Lacascade a cependant surmonté l'épreuve avec brio ; il a séduit, suborné le monstre, la muraille, le sinistre donjon gothique ; il a apprivoisé le Minotaure, la noire verticalité d'un écueil fatal aux présomptueux ; il l'habille de lumière, il l'invite à la cérémonie. Un lifting à faire pâlir Viollet-le-Duc.

On considère souvent « Platonov », au même titre que le premier « Ivanov », comme un brouillon ; c'est une préface. Tout est déjà là, pressenti et rêvé, de l'œuvre à venir. Ses

# Drôle de pastis

imperfections sont des richesses ; ses égarements, ses longueurs, ses maladroites sont d'un prodige. Pour le metteur en scène, c'est une invitation à inventer. Lacascade ne s'en prive pas.

Alors oui, c'est trop long, ça s'étire et ça s'égaré, mais ça éclate en sanglots, en rires, et ça retombe en lumineuses parcelles, en confettis mélancoliques, en liesse. Du théâtre dans la Cour, enfin ! Depuis quatre ans, Eric Lacascade accomplit un travail original avec Tchekhov ; il creuse son sillon. Il n'a pas cédé aux pressions : pas de stars dans sa distribution. Des comédiens aguerris, s'ils ne sont pas encore célèbres. Des athlètes, tantôt unis comme un chœur antique, tantôt disséminés comme des lièvres fols sous les intempéries. Et qui se brûlent, et qui se mouillent, dans tous les sens.

Dans la carrière de Boulbon, Stuart Seide propose sa vision du « Quatuor d'Alexandrie », roman mythique de Lawrence Durrell. Le rêve passe, le mythe demeure intact, comme si la transmutation du roman n'avait pas eu lieu.

Plus d'une fois, pendant les cinq heures et demie que dure le spectacle, on fut tenté de regarder le ciel et la lune. Ce sont les mêmes que contempla Durrell, dans sa maison de Sommières, à quelques kilomètres d'ici ; et l'on imaginait ce goûteur de citrons amers, ivre de Crète et de Provence, nous observant en douce, assis sur un nuage et triste comme un dieu.

Chaque personnage est interprété par plusieurs comédiens. C'est la solution adoptée par Seide pour traduire la multiplicité des points de vue dans le roman. Qu'on l'ait lu ou pas, ce roman, cela ne facilite pas la lisibilité de cette œuvre à l'architecture complexe. C'est une convention qu'on

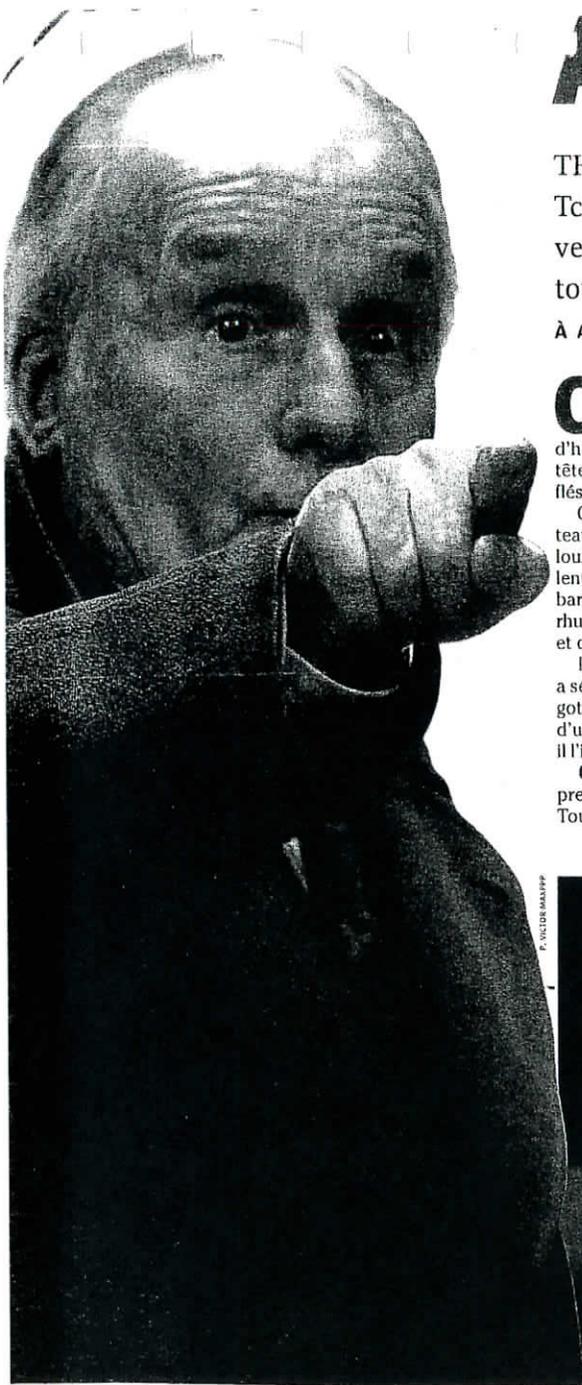
finit par accepter, mais qui demeure un peu artificielle et transforme chaque interprète en figurant.

Heureusement, jusqu'au 27 juillet, on peut voir Michel Bouquet dans « Minetti », de Thomas Bernhard, au théâtre municipal. Il incarne un vieil acteur amer et désenchanté. Quand Bouquet s'exclame : « Oui, l'acteur, l'artiste, le fou, vous comprenez, l'escroc du gouffre, le funambule de la corde sensible, le terroriste de l'art », on pourrait croire que le dramaturge autrichien ne songeait qu'à lui. Bouquet, l'homme, le comédien, pantin suprême, et qui semble illustrer le rêve de Diderot : un homme épris de vérité, brûlant jusqu'au fanatisme, mais qui refuse de s'émouvoir.

Les Argentins du Periferico de Objetos, l'Italien Pippo Deibono nous ont déçus. Même Romeo Castellucci, le chou-chou du Festival, ne nous a pas offert la fête promise. Son spectacle, « A.#02 Avignon », exige du public une attention extrême. Si la tragédie suppose une alliance entre un peuple, une communauté, un Etat (ou une ville), qu'est-ce qu'une tragédie aujourd'hui ? Castellucci abolit tous nos repères ; il emprunte son langage et ses références à la biologie et à la théorie ondulatoire ; il abuse un peu des symboles. Des motifs obsédants : la viande animale, l'électricité, les prothèses. Il y a une indiscutable cohérence dans son travail ; il n'imite personne, il poursuit sa route. Ainsi tente-t-il de restaurer le triangle archaïque : l'homme, la bête, les dieux, rompu par le christianisme, tout en recrutant les acquis de la science et de la technologie moderne. Dans la salle, tout le monde ne suit pas !

Le théâtre, on le sait, est le lieu d'une attente, qui sera déçue, forcément déçue, rien d'autre que cela. Mais demain tout recommence ■

De gauche à droite : Michel Bouquet dans « Minetti » ; Olivier Dautrey dans « Le quatuor d'Alexandrie » ; Christophe Grégoire dans « Platonov » ■



Platonov / Avignon 2002  
CDN de Normandie / Comédie de Caen

Éric Lacascade marque d'entrée l'édition 2002 du festival d'Avignon

## Platonov, à corps et à crises

**Platonov a ouvert le festival d'Avignon dans une Cour d'honneur totalement réaménagée. La mise en scène d'Éric Lacascade, le directeur du Centre dramatique de Normandie investit avec intelligence et énergie ce lieu mythique. Un moment (cinq heures quand même !) intense et haletant de théâtre.**

Clin d'œil à la pluie normande ? Le ciel avignonnais chargé de quelques nuages orageux a arrosé la première de *Platonov*. À mi-parcours, pas trop violemment, assez cependant pour faire monter une pression palpable et rendre glissant comme une savonnette le plateau. L'équipe soudée des comédiens a fait face et admirablement porté le spectacle jusqu'au bout devant des gradins dégarnis d'un tiers pour cause d'intempéries. Et autres raisons sans doute. La pièce d'Anton Tchekhov (1860-1904), présentée en ouverture du festival d'Avignon par la Comédie de Caen ne fait pas dans la brièveté. Ce n'est pas tant là son premier défaut qu'une construction hirsute et foisonnante.

Elle fascine pourtant cette œuvre de jeunesse, reprise et jamais achevée, d'un auteur surdoué, généreux. Ce maître de la concision (lire ses nouvelles), produit, à peine sorti de l'adolescence, cette pièce-fleuve, sans véritable titre. *Platonov* annonce, accompagne tout le travail théâtral qui va construire la notoriété et l'originalité du dramaturge russe, ce mélange « viscontien » de grâce et de gravité, de drôlerie et d'angoisse mortifère. Jean Vilar, avec à ses côtés Maria Casarès, avait créé le rôle, en 1956, avec le Théâtre national populaire, à Bordeaux, pas en Avignon, où la pièce s'inscrit pour la première fois dans le festival, dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Jusqu'à Éric Lacascade, une dizaine de metteurs en scène se sont affrontés à *Platonov*, en France, dont Patrice Chéreau, Daniel Mesguich, Georges Lavaudant, Claire Lasne et, le printemps dernier, Jean-Louis



La mise en scène d'Éric Lacascade est réglée comme une chorégraphie.

Martinelli au théâtre des Amandiers, à Nanterre.

Le directeur du CDN tente à son tour de percer le mystère *Platonov*. La traduction affranchie de Vladimir Petkov n'enlève en rien, au contraire, au sentiment flottant d'entre deux mondes, l'un qui s'achève, l'autre à l'avenir incertain. Dès lors, la petite communauté des voisins et amis qu'accueille Anna Petrovna pour fêter le retour du printemps se révèle une cellule de crises : lutte des classes (d'âge), conflits familiaux, d'intérêt, sentiments antisémites. Et désordres amoureux, qu'exacerbe l'instituteur Platonov, fauteur de troubles et tombeur de ces dames. Malgré lui, qui sait ? Mais il en joue comme d'une fuite permanente.

Réglée en chorégraphie, la mise en scène d'Éric Lacascade dynamise ces échappatoires en ballets, où les pas de deux virent à l'affrontement

des corps. Il y a du John Cassavetes dans ce travail. Comme jamais, l'architecture du lieu - façade et arcades du palais - est engagée dans la dramaturgie, forte de tensions et aussi de moments carrément burlesques, appuyée par une remarquable esthétique de la lumière. Tels des tableaux de ces musées italiens hauts de plafond, les fenêtres donnant sur la cour participent à la présentation des personnages. Sur le large plateau, des sentiers lumineux se croisent, comme se rencontrent des destinées ou comme arrive l'heure de la décision.

Christophe Grégoire campe avec réussite ce Platonov cynique parce que désesparé, effrayé par sa propre vérité qu'il crache et fait payer aux autres. Par son comportement, il signe sa propre perte que précipite le geste fatal de Sofia, incarnée par une Daria Lippi Brusco, troublante de passion ranimée. Sortie d'une

toile de Balthus, Millaray Lobos est cette femme enfant, pathétique d'innocence bernée. Murielle Colvez se révèle tout simplement formidable en Anna Petrovna et sa scène d'ivresse avec *Platonov* compte parmi les grands moments. Avec Christelle Legroux (Maria Grekova), ce quatuor féminin forme les points cardinaux du « cas » *Platonov*. Maternelle, amante, épouse, amoureuse, elle le place au centre du ring de ses contradictions.

Xavier ALEXANDRE.

• **Pratique.** Au festival d'Avignon, jusqu'au 15 juillet. Renseignements : 04 90 14 14 14. *Platonov* ouvrira la saison de la Comédie de Caen au théâtre d'Hérouville-Saint-Clair du 15 au 24 octobre. Une tournée est ensuite prévue avec des dates notamment à Brest (en février) et à Saint-Brieuc (en mars).

*Platonov* en Avignon cour d'honneur du Palais des Papes  
Du 5 juillet au 15 juillet

Saison 2001 - 2002/CDN de Normandie